

# **NOUS SOMMES VIVANTS (WE ARE ALIVE)**

## **Bruce Springsteen à soixante deux ans**

**par David Remnick**

Il y a presque un demi-siècle quand Elvis tournait “Harum Scarum” et « Help » était au Hit-parade, un petit gars maussade de la côte, hanté par la figure paternelle et étonnamment pas encore charismatique, Bruce Springsteen se faisait une petite notoriété autour du New Jersey en tant que guitariste du groupe les Castiles. Le groupe tenait son nom de la marque préférée de savon du chanteur. Les membres de ce groupe sont de Freehold, une ville industrielle à une demi-heure des fêtes foraines du front de mer. Les Castiles jouaient dans les fêtes d’anniversaire, les bals du club Elks. (Il s’agit d’une des plus importantes fraternités américaines avec plus d’un million de membres.), dans les cinémas en plein air, dans les inaugurations de magasins, dans un parking de Mobile home à Farmingdale et au Rollerdrome de Matawan-Keyport. Une fois ils ont même joué dans un hôpital psychiatrique de Marlboro. Un homme en costume est arrivé sur la scène et a fait un discours d’une vingtaine de minutes pour les présenter, il a dit que les Castiles étaient meilleurs que les Beatles, à ce moment là un médecin intervint et ramena l’homme dans sa chambre.

Un après-midi de printemps en 1966, les Castiles, la tête pleine de rêves de succès imminents, ont enregistré 2 chansons inédites au studio du centre commercial Brick : « Baby I » et « That’s what you get ». Ils jouaient principalement des reprises qui allaient de « In the mood » de Glenn Miller à « I understand » des G-Clefs, ils reprenaient du Sonny et Cher, Sam et Dave, Don et Juan, les Who, les Kinks, les Stones et les Animals.

La plupart des musiciens, dans leur maturité grisonnante, ont une vague idée de leur début dans les groupes. (Pas mal d’entre eux ont même une vague idée de la semaine passée.) Mais Springsteen avec ses 62 ans est l’un des musiciens à la longévité la plus longue depuis B.B King et Om Kalthoum et semble se souvenir de toutes les nuits notables depuis le moment où en 1957 avec sa mère il a vu Elvis au « Ed Sullivan Show » - J’ai regardé ma mère et je lui ai dit « Je veux être juste...comme...ça » - jusque ses récents exploits de star du rock populaire et multimillionnaire qui surfe sur la foule de fans. Dernièrement il fait l’objet de plusieurs expositions historiques, au Rock and roll hall of fame Museum à Cleveland et au National Constitution Center à Philadelphie, les manuscrits de ses chansons, ses vieilles voitures, des représentations ratées et défraichies sont exposés comme des petits bouts du Saint Suaire. Mais contrairement aux Rolling Stones qui n’ont pas écrit une bonne chanson depuis l’ère du Disco et ne se retrouvent que pour entretenir leur porte monnaie, Springsteen refuse de jouer le mercenaire conservateur de son passé. Il continue d’évoluer en tant qu’artiste, remplissant les pages blanches d’un cahier à spirale l’un après l’autre avec des idées, des questions, des coupures de presse et finalement des nouvelles chansons. Son dernier album « Wrecking Ball » est un témoignage musical sur la récession, les écarts de revenus, les travailleurs précaires et ce qu’il appelle « La distance entre la réalité Américaine et le rêve

Américain ». Cet œuvre est bien loin des opérettes de ses débuts, des interludes musicaux d'été humide, des abandons sur une autoroute. Dans son désir d'étendre une contre tradition de progressisme politique, Springsteen a écrit des chansons « rebelles » irlandaises, des ballades « boules de poussière », - (Le Dust Bowl est le nom donné à une série de tempêtes de poussière, véritable catastrophe écologique qui a touché, pendant près d'une décennie, la région des Grandes Plaines aux États-Unis et au Canada dans les années 30 laissant de nombreux paysans ruinés.) - des mélodies sur la guerre Civile et des chants de forçats.

Au début de l'année Springsteen répétait à Fort Monmouth, en vue de sa tournée mondiale, une base de l'armée qui avait fermé l'année précédente. C'était un avant poste de communications et de renseignements militaires depuis la première guerre mondiale, Julius Rosenberg y a travaillé ainsi que des milliers d'espions. Ce terrain de 1200 acres est maintenant une ville fantôme dont les seuls habitants sont des pantins d'acier destinés à effrayer les badauds canadiens qui cherchent à rentrer dans le pays à travers le moyen Jersey. J'ai traversé la base en voiture pour arriver dans un théâtre décrépi que Springsteen et Jon Landau, son manager depuis très longtemps, ont loué pour les répétitions. Springsteen a joué ici pour les enfants des officiers du club des jeunes de Fort Monmouth (soirée danse, sans alcool) avec les Castiles il y a 47 ans.

L'atmosphère à l'intérieur était déterminée mais calme. Les musiciens étaient sur scène triturant leurs instruments d'un air langoureux comparable à celui des joueurs de champs s'échauffant au soleil. Max Weinberg le batteur volcanique du groupe portait un jean très prisé des pères de famille pour le barbecue du week end. Steve Van Zandt, l'ami d'enfance de Springsteen et le guitariste complice semblait fatigué, les yeux perdus sous un foulard pourpre de pirate, il jongle avec un emploi du temps assez chargé étant aussi acteur et D.J. En attendant, le bassiste Garry Tallent, l'organiste Charlie Giordano et le pianiste Roy Bittan chahutaient sur une musique digne d'une playlist de patinoire. Le guitariste Nils Lofgren était au téléphone cherchant un vol pour rentrer chez lui, à Scottsdale pour le week end.

Springsteen arriva et dit bonjour à tout le monde d'un salut rapide et de son ricanement caractéristique. Il mesure 1m75 et a une démarche chaloupée de cow boy. Quand il note quelque chose de nouveau, - un visiteur, une pensée, une voiture qui passe au loin - Il plisse les yeux comme pour voir dans l'obscurité et sa mâchoire inférieure avance légèrement. Son front se dégarnit et n'importe qui dirait que pour lutter contre le temps il a eu recours au fil des années à des médecins et dentistes très coûteux. Il reste désespérément beau et en pleine forme. (« Il a pratiquement le même tour de taille que lorsque je l'ai rencontré quand nous avions 15 ans » dit Steve Van Zandt, ce qui n'est pas le cas pour ce dernier.) C'est grâce à son sobre mode de vie, Van Zandt dit de Springsteen que c'est le seul et unique gars qu'il connaisse qui n'a jamais touché à la drogue. Il suit plus ou moins la même routine d'exercices physiques depuis 30 ans, il court sur un tapis roulant et avec un coach travaille avec des poids. Cela porte ses fruits. Sa tonicité musculaire est équivalente à celle d'une balle de tennis neuve. Pourtant à un mois de la tournée il plaisantait sur le fait qu'il n'était pas prêt. « Je suis loin d'être prêt » dit-il en s'effondrant sur une chaise, à une vingtaine de rangées de la scène.

Se préparer pour une tournée est un processus qui demande beaucoup plus d'implication que le sport que l'on fait à la cinquantaine pour se préserver d'un infarctus prématuré. « Il faut le voir comme ça, se produire sur scène c'est comme courir en criant pendant trois, quatre minutes », dit Springsteen « Ensuite tu le refais et tu le refais encore. Après tu

marches un peu tout en continuant de crier. Et tu continues encore. L'adrénaline prend rapidement le pas sur ta condition physique ». Son style sur scène est joyeusement démoniaque, aussi proche que peut l'être un homme blanc à l'âge de la retraite de James Brown en 1962 sans risqué une hernie discale ou un pelvis fracassé. Les concerts durent plus de trois heures, sans pause, et il est constamment en train de danser, crier, d'implorer, d'agresser, de donner des coups de pieds, de mouliner, de surfer sur la foule, de bondir sur un ampli, de sauter du piano de Roy Bittan. La manifestation d'énergie et l'épuisement de celle-ci font partie de ce que l'on attend de lui. En retour la foule participe en montrant son adoration commune. Comme des pèlerins qui assisteraient à une messe gigantesque en plein air – Tel Jean-Paul II à Gdansk- ils connaissent leur rôle par cœur, à quel moment lever les bras, quand se balancer, quand chanter, quand crier son nom, quand ils doivent le porter, main dans la main, de derrière l'orchestre à la scène. (Van Zandt : « Messianique? C'est le mot que vous cherchez non? »)

Springsteen a connu la gloire à l'époque de Letterman- (David Michael Letterman est un animateur et producteur à la télévision américaine il est connu pour son humour ironique.)- mais il est anti-ironique. Keith Richards travaille son côté « je m'en foutiste » que c'est à se demander si c'est plus difficile de jouer la mélodie sur « Street fighting man » que de cracher une cigarette d'un seul trait. Springsteen est tout le contraire. Il fait des efforts flagrants. Il arrive toujours un moment lors d'un concert de Springsteen, comme c'était le cas pour James Brown, où il joue en mimant le conflit entre l'extrême fatigue et le besoin de continuer. Brown le jouait en tombant sur les genoux, trempé de sueur, incapable de danser un pas de plus tout en chassant l'assistant qui portait sa cape pour l'envelopper et le sortir de scène. Springsteen lui s'effondre contre le micro, lessivé et stoïque ensuite il reprend conscience, secoue la sueur comme si il disait- Non ! Ce n'est pas possible !- et il exhorte le groupe pour un autre couplet, une autre chanson. Il quitte la scène trempé comme si il avait nagé dans l'arène tout habillé pourchassé par des barracudas. « Je veux vivre une expérience extrême » dit-il. Il veut que le public quitte l'arène dans l'état où il exige qu'il soit, « avec une douleur aux mains, mal aux pieds, mal au dos, plus de voix et les organes sexuels stimulés. »

L'étalage d'exubérance est vital. «Pour un adulte le monde se censure lui-même » dit-il. « La routine, la responsabilité, le déclin des institutions tout ça fait que le monde se referme sur lui-même. La musique quand elle est vraiment bien s'immisce pour rouvrir toute cette merde et laisser les gens rentrer, laisser la lumière rentrer, l'air rentrer, l'énergie rentrer et les gens rentrent chez eux avec ça et moi je rentre à l'hôtel avec ça. Les gens parfois portent ça en eux pendant très longtemps. »

Le groupe ne répète pas tant pour apprendre à jouer certaines chansons mais surtout pour voir quelles chansons vont bien ensemble, pour faire une set list de base (avec un nombre infini d'alternatives) qui remplira toutes les exigences de Springsteen, pour jouer les nouveautés et leur derniers thèmes, pour jouer les hits attendus par les fans de passage, pour échafauder assez de surprises et de raretés pour les fans qui l'ont vu une centaine de fois et surtout pour rythmer le spectacle de la frénésie au calme et ainsi de suite. Ces dernières années Springsteen accepte les demandes de chanson du public. Il n'a jamais séché. « Tu peux prendre le groupe en dehors d'un bar mais tu ne peux pas prendre la mesure du groupe » dit Van Zandt (NDLT : jeu de mot sur Bar qui veut aussi dire la mesure en musique.)

Les membres du E-Street Band ne sont pas les égaux de Springsteen. Comme dit Weinberg « Nous ne sommes pas les Beatles ». Ce sont des musiciens salariés, en 1989,

ils ont été tous virés. Ils ont attendu son appel, pour enregistrer, tourner et répéter. Alors quand Springsteen se leva de sa chaise et dit « Ok au boulot », ils se redressèrent et attendirent son signal.

Euh ...deux...trois...quatre.

Quand l'hymne d'ouverture "We take care of our own" résonna sur les sièges vides, j'étais à l'arrière du théâtre près de l'ingénieur du son John Cooper, longiligne et imperturbable, habitant de l'Indiana, il surveillait une console et plusieurs PC portables. Un seul disque dur contient les paroles et les notes de centaines de chansons, quand Springsteen commande quelque chose à l'improviste, la chanson apparaît rapidement sur les prompts se trouvant devant lui et le groupe. (Cette « béquille » est courante - Sinatra à la fin de sa carrière avait un prompteur, les Stones aussi, ainsi que plein d'autres groupes.) Bien que plus de la moitié du concert sera la même d'une soirée à l'autre le reste réserve des surprises.

« A part quelques exceptions c'est la seule musique live qui existe encore » Dit Cooper. Les play back sont légion, Coldplay renforce le son avec un tas d'instruments préenregistrés et des synthétiseurs. Le seul son artificiel dans le spectacle de Springsteen c'est celui de la caisse claire dans « We take care of our own » car difficile à reproduire.

Cette après midi là à Fort Monmouth Springsteen essayait de mettre le doigt sur « Les quatre d'ouverture » les premières chansons lancées rapidement. Le groupe et toute l'équipe soigne particulièrement ces quelques secondes de transitions entre les chansons quand les notes changent et les assistants techniques donnent d'autres instruments aux musiciens. C'est un travail complexe, les techniciens doivent se déplacer avec une précision comparable à celle des équipes des stands de la course de Daytona.

Avant le début de la tournée officielle il y a eu quelques petites représentations à Atlanta ainsi qu'au Théâtre Apollo à Harlem. Il y a généralement plus de noirs américains sur la scène que dans le public mais Springsteen est ancré dans la musique Black et il avait vraiment hâte de faire ce concert à Harlem. « Tout nos maîtres sont passés sur les planches de l'Apollo, dit-il. L'essence même de notre groupe, la façon de bouger vient de la musique Soul. Cette musique te submerge tellement qu'il t'est impossible de reprendre ton souffle. C'est ça un homme de scène – l'idée de savoir qu'il y a quelque chose de subtile qui te dépasse, cette machine qui rugit et peut te faire changer totalement de direction.»

Les tournées ont généralement un thème : l'arrivée pleine d'énergie sur scène du groupe, un nouveau style, une réunion, des nouvelles chansons, un moment politique. Springsteen a pimenté le spectacle avec les chansons de « Wrecking Ball » ayant une revendication politique mais le thème le plus présent est celui du temps qui passe, de l'âge, de la mort et si Springsteen y arrive un sentiment de renouveau. Le noyau du groupe encore de ce monde – Van Zandt, Tallent, Weinberg, Bittan et Springsteen jouent ensemble depuis l'Administration du président Ford, Lofgren et Patti Scialfa, l'épouse de Springsteen, qui est chanteuse et guitariste, les ont rejoints dans les années quatre vingt.

Durant ces dernières années, la tragédie, l'extrême faiblesse et l'érosion ne les ont pas épargnées. Nils Lofgren s'est fait opérer des deux hanches et ses épaules sont en piteux état. Max Weinberg a subi une opération à cœur ouvert, un traitement contre le cancer de la prostate, deux opérations du dos ratées et sept opérations de la main. Un matin après

un concert, il m'a dit qu'il se sentait comme le personnage de Nick Nolte dans le film « North Dallas Forty »- (un film de 1979 sur le déclin d'un joueur professionnel de football américain.) le corps tout contusionné et pouvant à peine bouger. Lofgren compare les coulisses à l'unité mobile d'un hôpital militaire, avec des blocs de glace, des compresses chauffantes, des tubes de Bengay – (crème anesthésiante chauffante pour soulager les douleurs musculaires et articulaire.) et des masseuses de permanence. Chose plus inquiétante encore Jon Landau, le manager et ami de Springsteen, se remettait d'une opération au cerveau.

Le groupe a également connu des pertes plus graves et définitives. En 2008, Danny Federici qui fut l'organiste et accordéoniste de Springsteen pendant quarante ans est décédé d'un mélanome. Son garde du corps, un vétéran des Forces Spéciales, Terry Magovern décéda l'année d'avant à quarante ans.

Mais la disparition la plus choquante eu lieu l'année dernière quand Clarence Clemons, le saxophoniste, son protecteur sur scène, décéda d'un AVC. Clemons était un colosse d'un mètre quatre vingt treize, un ancien joueur de football américain. Il avait en tant que musicien un son rauque qui rappelait celui du saxophoniste King Curtis. Ce n'était pas un pro de l'improvisation mais ses solos écrits méticuleusement durant de longues heures en studio avec Springsteen étaient des chefs d'œuvre à chaque spectacle. Il avait une vraie présence sur scène. La compagnie mythique de Clemons personnifiait l'esprit fraternel du groupe. « Etre aux côtés de Clarence c'était comme être aux côtés du plus dur à cuire de la planète, » dit Springsteen en hommage. « J'avais le sentiment que peu importe ce que le jour ou la nuit me réservait, rien ne pouvait m'atteindre. »

Le style de vie de Clemons était nettement moins discipliné que celui de Springsteen et dans les dernières années son corps l'abandonnait, il a subi des opérations de la hanche, des genoux et du dos. Lors de la dernière tournée Clemons se faisait conduire dans une golfette à travers les souterrains des stades. Sur scène il passait plus de temps à se reposer sur un tabouret et taper sur un tambourin qu'à s'exercer. Lorsqu'il jouait, il avait du mal avec les aiguës. Après l'un de ses derniers concerts il dit à un ami "Je mérite un putain de prix ». Il se sentait comme le personnage joué par Mickey Rourke dans « The Wrestler » qui restait digne et puissant sur scène malgré le déclin de son physique.

Lors de ses funérailles qui ont eu lieu dans une chapelle à Palm Beach, Springsteen a rendu un hommage poignant à Clemons en rappelant qu'il avait du subir «un monde où il n'était pas facile d'être grand et noir ».Il évoqua également son « mysticisme paillard », son appétit même sa loge drapée de foulards aux couleurs exotiques et baptisée le Temple de la Soul : « Une visite en ce lieu ressemblait à un voyage dans une nation souveraine qui vient juste de s'approprier d'immenses réserves de pétrole » Springsteen s'adressa également à la famille hors norme de Clemons (il a été marié 5 fois) et mentionna les tensions occasionnelles. Il dit aux fils de Clemons « C. vivait sa vie en faisant ce qu'il voulait et laissait tomber les débris humains, ou pas, n'importe où. Comme bon nombre d'entre nous votre père était capable d'une grande magie et aussi de mettre un sacré bordel. »

Plusieurs mois plus tard, Springsteen faisait toujours le deuil de son ami. Il avait vingt deux ans quand il a rencontré Clemons au festival de musique d'Asbury Park. Perdre Clemons c'était comme perdre « la mer et les étoiles» et il était évident que Springsteen était anxieux à l'idée de se produire sur scène sans lui. « Comment continuer ? Je crois que nous en avons parlé plus que toute autre sujet dans l'histoire du groupe » me dit Van

Zandt. « Le concept de base était que nous devions un peu nous réinventer, on ne pouvait pas se contenter de le remplacer. » Clemons fut remplacé non pas par un musicien mais par un contingent de 5 cuivres.

Les répétitions ont été l'occasion de chercher comment mentionner les pertes sans que le concert vire à un lugubre éloge funèbre. « Le groupe sur scène est comme une petite communauté », dit Springsteen, « cette communauté se rassemble pour panser les blessures affligées par Dieu et honorer les membres qui ne sont plus avec nous. »

Pendant les pauses, j'ai remarqué qu'un des musiciens de la section des cuivres, un jeune saxophoniste avec une coupe Afro, des yeux en amandes, l'air concentré errait en jouant nerveusement des extraits de solo connus : « Tenth Avenue Freeze Out, » "Jungleland," "Badlands," "Thunder Road." C'était Jake Clemons, le neveu de Clarence il a trente deux ans. Pendant des années Jake faisait la tournée des clubs et des théâtres de seconde zone avec son groupe. Maintenant il doit marcher sur les pas de son oncle devant un public de cinquante mille personnes. Littéralement parlant il pourrait, Jake portait les chaussures de son oncle taille 51- des bottes en peau de serpent, des mocassins chics tout ce que son oncle lui a laissé. Presque tous ses saxophones sont également des cadeaux de l'oncle Clarence.

En janvier dernier, Springsteen invita Jake chez lui et ils jouèrent une bonne partie de la nuit. Bruce lui a alors proposé de rejoindre le groupe. « Mais il faut que tu comprennes », lui dit-il « Quand tu souffleras dans ce saxophone sur scène avec nous, les gens ne te compareront pas à Clarence sur la dernière tournée, ils te compareront à leur souvenir de Clarence, à l'idée qu'ils se font de Clarence », Cela laissa Jake sans voix. Il a été élevé dans une famille bercée par le gospel, son patriarche jouait dans un groupe d'officiers de la Marine, il ne connaissait pas vraiment le répertoire de Springsteen. Le public connaît les chansons et l'histoire du groupe beaucoup plus que lui. Après la mort de Clarence, Jake a fait des concerts en hommage à Clarence et il a senti que le public faisait la comparaison.

« Je ne suis pas sûr que je peux me produire dans l'ombre d'une légende », dit Jake. « Pour moi Clarence est toujours sur cette scène et je ne veux pas lui marcher sur les pieds. »

Springsteen pensait que ces inquiétudes et plus globalement le sentiment de perte et de blessure pouvaient fournir une énergie bénéfique à la tournée. Après toutes ces années sur scène, il a le recul nécessaire pour analyser sa situation. « Tu es un peu comme un Chaman, tu es le leader de la congrégation » me dit-il, « mais tu es comme tout le monde dans le sens où tes inquiétudes sont les mêmes, tes problèmes sont les mêmes, tu as tes bonnes actions, tu as tes péchés, il y a des choses que tu fais bien, des choses que tu fais tout le temps mal. Tu es comme un intermédiaire. Tu as vécu des choses - certaines sont des bénédictions d'autres des malédictions chaotiques - mais tout ça d'une certaine manière a mis le feu en toi. »

Lorsque Springsteen a fait la tournée de l'album « Born to Run » au milieu des années soixante dix, il se mettait à l'avant de la scène sous la lumière des projecteurs improvisant sur sa guitare en racontant son histoire, il a grandi dans une maison miteuse où logeait deux familles, près d'une station service dans un quartier populaire de Freehold connu sous le nom de Texas car les premiers habitants étaient des péquenauds venant du Sud. J'étais au balcon lors d'un concert en novembre 1976, au Palladium sur la quatorzième rue quand il a présenté les choses avec des termes très durs :

Ma mère était secrétaire, elle travaillait en ville...et mon père a travaillé dans pas mal d'endroits. Il a travaillé dans une usine de tapis, il a été chauffeur de taxi et il a été gardien de prison pendant un temps. Je me souviens que lorsqu'il travaillait à la prison, il rentrait toujours à la maison énervé et bourré, il s'asseyait dans la cuisine. Le soir à vingt et une heures il éteignait toutes les lumières de la maison, il se mettait vraiment en colère si ma sœur ou moi en rallumions une et il s'asseyait dans la cuisine avec un pack de bière, une cigarette...

Il m'ordonnait de m'asseoir à table dans le noir. L'hiver il allumait le chauffage à gaz et fermait les portes, il faisait super chaud là dedans. Je me souviens juste que je restais assis là dans le noir... Peu importe combien de temps je restais assis là je ne voyais jamais son visage. On parlait de tout et de rien, de comment j'allais, ensuite il me demandait ce que je comptais faire de ma vie, cela se terminait toujours en dispute. Ma mère finissait toujours par débouler dans la cuisine en pleurant, elle essayait de nous séparer afin que cela ne dégénère pas en bagarre...Je finissais toujours par partir en courant par la porte de derrière pour m'éloigner de lui. M'éloigner de lui en courant dans l'allée et en lui hurlant, pour lui dire, pour lui dire, pour lui dire que c'était ma vie et que j'allais en faire ce que je veux.

À la fin de l'histoire, totalement exacte, Springsteen allait enchaîner sur « It's my life », par The Animals, une radicale déclaration d'indépendance. Dans la voix de Springsteen, c'était une déclaration d'indépendance d'un ménage dans lequel on menaçait à voix haute, on arrachait les téléphones du mur, et la police était appelée.

Doug Springsteen était conducteur dans l'Army en Europe au cours de la Seconde Guerre mondiale et en était rentré à la maison en bouillant de colère très fréquemment. Van Zandt m'a dit que le père de Springsteen était « effrayant » et qu'il valait mieux l'éviter. A cette époque, « tous les pères faisaient peur, » a déclaré Van Zandt. "La torture que nous infligions à ces pauvres gars, quand on y pense maintenant. Mon père, celui de Bruce ces pauvres gars, ils n'ont jamais eu une chance. Il n'existait aucun précédent pour nous, aucun, dans l'histoire, que leurs fils deviennent ces marginaux à cheveux longs qui ne voulaient pas participer dans le monde qu'ils avaient construit pour eux. Pouvez-vous imaginer? C'était la génération de la Deuxième Guerre mondiale. Ils avaient construit les banlieues. Quelle reconnaissance avons-nous eu? Nous étions, du genre : « Allez vous faire foutre! Nous allons ressembler à des filles, et nous allons nous droguer, et nous allons jouer ce rock and roll dingue ! "Et ils étaient, genre : « Qu'avons-nous fait de mal? » Ils avaient peur de ce que nous devenions, alors ils se sont sentis obligés d'être être plus autoritaires. Ils nous haïssaient, vous savez? ».

Doug Springsteen grandit assombri par la mort de sa sœur de cinq ans, Virginia, qui fut heurtée par un camion alors qu'elle circulait en tricycle, à Freehold en 1927. Ses parents, selon une biographie à paraître de Springsteen par Peter Ames Carlin, furent dévastés de chagrin. Doug quitta l'école après la neuvième année. En 1948, il épousa Adèle Zerilli. Bruce naquit l'année suivante. Pendant de longues périodes de l'enfance de Bruce, ses grands-parents vécurent avec sa famille, et, comme Springsteen dit à Carlin, il a toujours senti que beaucoup de l'affection qu'il a reçu d'eux était un moyen "de remplacer l'enfant perdu», ce qui a été perturbant pour lui: « La sœur disparue était une forte présence. Son portrait était sur le mur, toujours au premier plan ». Des décennies après l'événement, toute la famille - les grands-parents, Doug et Adèle, Bruce et sa sœur Ginny – se rendirent au cimetière chaque week-end pour visiter la tombe de Virginia.

Dans les biographies et les coupures de presse, Doug Springsteen est décrit avec des adjectifs comme «taciturne» et «déçu». En fait, il semble avoir été bipolaire, et qu'il était capable de colères terribles, souvent envers son fils. Les médecins lui prescrivirent des médicaments pour sa maladie, mais Doug ne les prit pas toujours. Le médiateur dans la maison, la source d'optimisme et de survie, et le plus ferme soutien de famille, était la mère de Bruce, Adèle, qui travaillait comme secrétaire juridique. Pourtant, Bruce était profondément affecté par les dépressions paralysantes de son père, et inquiet de ne pas pouvoir échapper à cette tendance à l'instabilité mentale qui traversait sa famille. Cette crainte, dit-il, explique pourquoi il ne prit jamais de drogue. Doug Springsteen vit dans les chansons de son fils. Dans "Independence Day", le fils doit s'échapper de la maison de son père parce que "nous étions tout simplement trop de la même nature." Dans le féroce "Adam Raised a Cain," le père "marche dans ces chambres vides, cherchant quelqu'un à blâmer / Vous héritez des péchés / Vous héritez des flammes. Les chansons étaient une façon de parler au père silencieux. «Mon père était très non verbal - vous ne pouviez pas vraiment avoir une conversation avec lui" m'a dit Springsteen. «Je devais faire la paix avec cela, mais je devais avoir une conversation avec lui, parce que j'en avais besoin. Ce n'est pas la meilleure façon de s'y prendre, mais c'était la seule façon que j'avais, alors je l'ai fait, et finalement ça l'a fait réagir. Il pouvait ne pas avoir aimé les chansons, mais je pense qu'il a aimé qu'elles existent. Cela signifiait qu'il s'en souciait finalement. On lui avait demandé «quelles sont vos chansons préférées? Et il répondit : « Celles qui sont à mon sujet".

Le passé, cependant, n'est rien d'autre que le passé. «Les luttes de mes parents, c'est le sujet de ma vie," m'a dit Springsteen lors de la répétition. «C'est la chose qui me ronge et le fera toujours. Ma vie a pris un chemin très différent, mais ma vie est une anomalie. Ces plaies restent en toi et tu les transformes en un langage et un objectif. "Gesticuler avec le groupe sur scène, a-t-il dit, nous sommes des réparateurs, des réparateurs avec une boîte à outils. Si je répare un peu de moi, je vais réparer un peu de vous. C'est le boulot. "Les chansons d'évasion sur " Born to Run", le portrait d'une lutte post-industrielle sur « Darkness on the Edge of Town » faisaient partie de ce travail de réparation initiale.

Doug et Adèle Springsteen quittèrent Freehold pour la Californie du Nord quand Bruce avait dix-neuf ans, et ils restèrent perplexes quand, quelques années plus tard, leur fils, à leurs yeux un inadapté aux cheveux longs, vint leur rendre visite, comme il le dit, «traînant derrière un coffre au trésor "et en leur disant d'acheter la plus grande maison du quartier. "Votre satisfaction est ce que vous obtenez votre moment « vous voyez, je vous l'avais bien dit» raconte Springsteen. « Bien sûr, toutes les choses les plus profondes restent des non-dits, que tout cela aurait pu être un peu différent."

Doug Springsteen est décédé en 1998, à 73 ans, après des années de maladie, y compris un accident vasculaire cérébral et une crise cardiaque. "J'ai eu la chance que la médecine moderne lui ait donné une dizaine d'années de vie supplémentaires » dit Springsteen. "T-Bone Burnett a dit que le rock and roll n'a finalement qu'un sujet «Papaaaaaaa! » C'est un cri embarrassant «Papaaaaaaa ! » C'est juste des pères et des fils, et tu te retrouves dehors à prouver quelque chose à quelqu'un de la manière la plus intense possible. C'est comme un « Hey, je valais un peu plus d'attention que celle que j'ai reçue ! T'as foiré ce coup-là, mon grand! »

Les moments de rédemption dans la jeunesse de Springsteen étaient musicaux : les chansons sortant de la radio et de la télévision ; sa mère prenant un prêt bancaire pour



une soixantaine de dollars pour lui acheter une guitare Kent quand il avait quinze ans. Springsteen devint un de ces enfants qui s'évadent dans un rêve obsessionnel. Il croyait, comme il l'a chanté dans "No Surrender", "Nous avons appris plus d'une chanson de trois minutes, bébé, que nous n'avons jamais appris à l'école." A Sainte-Rose de Lima, l'école catholique de Freehold, il était un raté, dédaigné par les religieuses. Les enfants littéraires étaient loin. («Je n'ai pas traîné avec quiconque de cette foule qui parlait de William Burroughs," a-t-il déclaré à Dave Marsh, un biographe.) Après avoir été diplômé du lycée, Springsteen a suivi des cours à l'Ocean County Community College (Université), où il a commencé à lire des romans et écrire des poèmes, mais il en partit, après qu'un administrateur nerveux, à l'affût des hippies et autres indésirables, fit comprendre à Springsteen qu'il y avait eu «plaintes» sur le fait qu'il était étrange. "Rappelez-vous, nous n'étions pas entré dans cette vie parce que nous étions courageux ou brillants," a déclaré Van Zandt. «Nous étions les derniers gars sur le carreau. N'importe qui avec le choix de faire autre chose - être dentiste, obtenir un vrai travail - le faisait ! »

L'endroit où Springsteen alla chercher son avenir était juste à une encablure en voiture à l'est de Freehold - la scène musicale d'Asbury Park. Dans les années soixante et soixante-dix, il y avait des dizaines de groupes qui jouaient dans les bars le long du boardwalk. Asbury Park était devenu le Liverpool de Springsteen, son Tupelo, son Hibbing.

Un après-midi de printemps, je me tenais devant le club le plus connu d'Asbury Park, le Stone Pony, et attendait un batteur vieillissant nommé Vini (Mad Dog) Lopez, l'homme le plus malchanceux de la saga du E-Street. Lopez a été jeté hors du groupe de Springsteen juste avant qu'ils ne touchent le gros lot. Les membres du groupe de Springsteen sont peut-être des employés, mais ils ont été grassement payés et valent chacun plusieurs millions de dollars. Le batteur qui y fit carrière, Max Weinberg, possède des maisons dans la campagne du New Jersey et en Toscane. Lopez travaille comme caddie. Le week-end, il joue dans un groupe appelé License to Chill. La mascotte du groupe est Tippy la banane. "Nous sommes au bas de la chaîne alimentaire," me dit Lopez. "Nous nous plaisons à dire que nous sommes exclusifs, mais bon marché."

Lopez arriva au Pony dans une Saturn déglinguée. Il sortit de la voiture avec difficulté, comme s'il s'extrayait d'un module spatial après un voyage interplanétaire. Il plissa les yeux à la lumière de l'océan et vint vers moi en boitant. Il avait été victime d'un accident de voiture sur le chemin du retour d'un concert à la mémoire de Clarence Clemons. Son genou avait été touché ainsi que son dos. En outre, quelqu'un avait laissé tomber un ampli sur son pied lors d'un concert une ou deux nuits avant. "Cela n'a pas aidé," me dit-il.

Nous avons marché le long du boardwalk pendant un certain temps et nous sommes installés pour manger. Sur le chemin, et tout au long du déjeuner, les gens l'arrêtaient pour lui dire bonjour, pour obtenir un autographe.

En 1969, Lopez invita Springsteen à jammer dans un loft « after-hours », appelé the Upstage, au-dessus d'un magasin de chaussures Thom Mcan à Asbury Park. Finalement, Springsteen et Lopez formèrent un groupe nommé Child, qu'ils rebaptisèrent aussitôt Steel Mill. Il était composé de Lopez à la batterie, Danny Federici à l'orgue et accordéon, et Steve Van Zandt à la basse. Les garçons vécurent un certain temps dans une usine de planches de surf tenue par leur manager. «Bruce vivait dans le front office, et Danny et moi avions des canapés-lits dans les toilettes," raconta Lopez. Ils se faisaient une cinquantaine de dollars par semaine. Certains membres de la bande avaient des emplois manuels pour joindre les deux bouts : Van Zandt travaillait dans le bâtiment, Lopez passait

du temps sur un chantier naval et sur les bateaux de pêche commerciale. Springsteen refusa. Le futur porte-parole de la classe ouvrière n'a jamais réellement travaillé.

Lopez prit une longue gorgée de son Bloody Mary et regarda l'océan, où un surfeur buta sur une vague et tomba. Springsteen lui verse encore quelques royalties supplémentaires pour son boulot sur les deux premiers albums: «Il le fait par simple bonté de cœur», dit Lopez, mais ça ne suffit pas pour vivre.

Le Springsteen que décrit Lopez était un jeune homme d'une ambition peu commune qui était aussi sujet à des moments de repli sur soi. Pour toutes les filles autour, pour tous les jeux Monopoly de fin de soirée et des marathons de flipper, Springsteen n'était pas facilement diverti. "Bruce venait à une fête où les gens faisaient toutes sortes de choses, et il restait tout simplement avec sa guitare," déclara Lopez.

Pour Van Zandt, cette intensité était un leurre. Il voyait en Springsteen un don pour créer des morceaux originaux. A cette époque, disait-il, vous étiez jugé par la façon dont vous pouviez copier des chansons de la radio et les jouer, accord pour accord, note pour note: "Bruce n'a jamais été bon dans ce domaine. Il avait une oreille étrange. Il entendait des accords différents, mais il ne pouvait entendre les bons accords. Lorsque vous avez cette capacité ou cette incapacité, vous devenez immédiatement plus original. Eh bien, sur le long terme, devinez quoi : sur le long terme, l'originalité gagne ».

Asbury Park, avec tous ses groupes de bar jouant des cuivres et ses bonimenteurs sur le boardwalk, n'était pas à l'abri du temps. Le week-end du 4 Juillet 1970, des émeutes raciales éclatèrent. Les jeunes Noirs de la ville étaient particulièrement en colère parce que la plupart des emplois d'été dans les restaurants et les magasins le long du boardwalk allaient aux jeunes blancs. Springsteen et ses acolytes regardèrent les flammes sur Springwood avenue depuis un château d'eau proche de l'usine à surfs qui leur servait de maison. Néanmoins, l'entourage de Bruce demeura presque totalement apolitique. « Les émeutes voulaient juste dire que certains clubs n'ouvriraient pas et que d'autres ouvriraient », déclara Van Zandt.

Alors que Steel Mill disparaissait, Springsteen imagina un groupe temporaire : Dr Zoom and the Sonic Boom, une sorte d'arche de Noé musicale style carnaval, avec deux de chaque instrument : guitaristes, batteurs, chanteurs - plus Garry Tallent au tuba, un jongleur de bâtons, et deux gars de l'Upstage qui jouaient au Monopoly sur scène. Puis Springsteen devint sérieux. Il forma son propre groupe. Il l'appela The Bruce Springsteen Band.

(2012) Une semaine après la fin des répétitions à Fort Monmouth, Springsteen et le groupe commencèrent les répétitions au Sun National Bank Center, le domicile des Trenton Titans, une équipe de ligue mineure de hockey. La salle à Fort Monmouth était isolée et pas chère, mais tout juste assez grande pour que l'équipe puisse mettre en place la scène complète du groupe, avec toutes les lumières adéquates, estrades, rampes, et système de sonorisation.

A l'intérieur de l'arène, Springsteen se promène entre les sièges vides, un microphone à la main, donnant les indications scéniques. "Nous ne pouvons pas voir les chanteurs de cet angle," dit-il. "Un pas vers la droite, Cindy!" L'équipe déplace l'estrade. Cindy Mizelle, la voix la plus soul de cette nouvelle version du E Street Band à dix-sept personnes, fait un pas vers la droite.

Springsteen court vers un autre coin, et, alors qu'il dirige son regard vers la section de cuivres, une pensée lui vient. «Avons-nous des chaises pour ces gars-là quand ils ne jouent pas ? » dit-il. Sa voix ricoche sur les sièges vides. Les chaises apparaissent.

Le groupe se met en position et commence à entamer la set-list de base en préparation du concert à l'Apollo. Lofgren joue le riff d'ouverture de «We take care of our own » - un hymne à la récession en sol et le groupe décolle. Springsteen répète délibérément, en travaillant sur tous les mouvements et postures soi-disant spontanés : la solennelle tête baissée avec le poing levé, la Fender brandie comme un talisman, le baratin entre les chansons, le regard d'exultation éclairé par un seul projecteur qu'il va adopter en face d'un public. («C'est du théâtre, tu sais », me dit-il plus tard. « Je suis un artiste de théâtre. Je chuchote à votre oreille, et vous rêvez mes rêves, et alors je vais avoir un sentiment pour les vôtres. Je fais ça depuis quarante ans ».) Springsteen a tant à faire - mener son groupe, rythmer le spectacle, chanter, jouer de la guitare, commander le public, occuper chaque coin de la salle, y compris les sièges derrière la scène que d'envoyer tout cela promener est courir au désastre

Au milieu de la cinquième chanson du set, il présente les musiciens. Alors qu'ils sont au milieu du "People Get Ready", le vieux tube de Curtis Mayfield, Springsteen prend un micro et se promène à travers la scène. «Bonsoir, Mesdames et Messieurs," dit-il à l'arène vide. «Je suis tellement heureux d'être ici ce soir, dans votre belle ville. Le E-Street Band revient vous apporter la puissance, heure après heure, d'une session à vous botter les fesses sur la récession. Nous avons quelques vieux amis, et nous en avons de nouveaux, et nous avons une histoire à vous raconter. "

La chanson, épaissie par les cuivres et les harmonies vocales, se change en "My City of Ruins", l'un des chansons élégiaques de l'album sur le 11 Septembre, teintée de gospel, "The Rising". Les voix chantent «Lève-toi! Lève-toi »et il débute une série de solos de cuivres : trombone, trompette, saxo. Puis retour aux voix. Springsteen présente rapidement le collectif des cuivres et des chœurs du E-Street. Puis il dit, "On fait l'appel » Et, avec la musique redoublant d'intonations d'église, il introduit le noyau dur du groupe : «Le professeur Roy Bittan est dans la place. . . . Charlie Giordano est dans la place. . . ".

Quand il termine l'appel, il ya une longue ellipse. Le groupe continue de jammer.

"Avons-nous oublié quelqu'un?"

Deux projecteurs sont maintenant formés à l'orgue, où Federici s'asseyait, et au micro, où se dressait autrefois Clemons.

"Avons-nous oublié quelqu'un?"

Puis encore: «Avons-nous oublié quelqu'un? . . . C'est vrai. C'est vrai. Il nous en manque quelques-uns. Mais la seule chose que je peux vous garantir ce soir, c'est que si vous êtes ici et que nous sommes ici, alors ils sont là! "Il répète encore et encore, le volume du piano et la basse augmentant, la batterie accélérant, les voix montant, jusqu'à ce que finalement la chanson le submerge, et, si Springsteen a calculé correctement, il n'y aura pas une âme impassible dans la salle.

Pour la prochaine heure et demie, le groupe joue un set qui alterne récits de la douleur

économique et échappées plus festives. Alors que le groupe joue le joyeux riff d'ouverture de "Waiting on a sunny day," Springsteen parcourt la scène à grandes enjambées, faisant signe aux hordes imaginaires de la salle de chanter avec lui. Il y a une démarche arrogante dans sa démarche. Il est un des rares hommes de 62 ans qui n'a pas peur de montrer ses fesses - un cul finement « ensaucissonné » dans une paire de jeans noirs incroyablement serrés - à vingt mille clients payants. «Allez, Jakie!" crie-t-il, et amène Jake Clemons sur l'avant-scène pour son solo. Il doit pratiquement lui botter dans les fesses pour l'amener sous les projecteurs.

Quelques chansons plus tard, après l'interprétation de "Thunder Road" qui clôt le set, Springsteen saute hors de scène, s'enroule une serviette autour du cou, et s'assied dans la chaise pliante à côté de moi.

"Le sommet du show, tu vois, est une sorte d'accueil, où tu mets tout le monde à l'aise et en même temps tu les défies" dit-il. "Tu présentes tes thèmes. Tu les mets à l'aise, parce que, souviens-toi, les gens n'ont pas vu ce groupe. Il y a des absences qui demeurent là. C'est notre sujet, là, la communication entre les vivants et les disparus. Ces thèmes sont même présents le monde rêvé de la musique pop! "

C'est une belle journée pour Springsteen. "Wrecking Ball" est le n ° 1 album aux États-Unis et au Royaume-Uni, devançant le blockbuster d'Adèle "21." "Ce sont d'excellentes nouvelles, mais nous verrons où nous en serons dans quelques semaines," dit Landau. Springsteen n'aura plus jamais d'énormes ventes comme "Born in the USA", mais il aura toujours un départ en flèche grâce à ses fans de la première heure. Comment les ventes vont se maintenir au fil du temps est la question. (La réponse est qu'elles ne maintiennent pas : après un mois, "Wrecking Ball" est tombé à la 19e place , à la fin de l'été il sera sorti des charts). Ce qui donne à Springsteen une puissance économique désormais est son statut d'artiste en live.

Sur scène, une fête improvisée s'organise. L'équipe sort des flûtes de champagne et des assiettes de gâteau pour célébrer les nouvelles concernant "Wrecking Ball".

"Je ne m'en lasse jamais," dit Springsteen, avant de se lever pour se joindre à la fête. «Je suis toujours excité d'entendre ma musique à la radio! Je me souviens de la toute la première fois où j'ai vu quelqu'un m'entendre à la radio. Nous étions dans le Connecticut pour jouer dans une fac. Un gars était dans sa voiture, pendant une chaude nuit d'été, et sa fenêtre était baissée, et «Spirit in the night » - une chanson du premier album de Springsteen - sortait de la voiture. Ouah. Je me souviens d'avoir pensé, ça y est, j'ai réalisé au moins une partie de mes rêves de rock-and-roll. Je ressens toujours la même chose encore. De l'entendre passer à la radio - c'est un carton plein. La chanson va sortir. . . là ! "

En 1972, Springsteen était à la tête d'un groupe et écrivait des chansons destinées à être jouées en solo. Il n'était pas un grand lecteur à l'époque, mais il était tellement absorbé par les chansons de Bob Dylan qu'il dévora sa biographie par Anthony Scaduto. Il fut impressionné par la saga de l'arrivée de Dylan à New York : l'arrivée sous la tempête de neige, en 1961, en provenance du Midwest, les pèlerinages au chevet de Woody Guthrie malade au Greystone Parc Psychiatric ; les premières apparitions au Café Wha et Gerde Folk City; et ensuite l'audition pour John Hammond, le légendaire patron de Columbia Records. C'était ce qu'il voulait, une version de ça.

Le manager de Springsteen à l'époque était un escroc exubérant nommé Mike Appel. Avant de collaborer avec Springsteen, Appel écrivait des jingles pour Kleenex et une chanson pour la Partridge Family. Appel appartenait à la vieille école, passionné mais profiteur. Il signa avec Springsteen des contrats déséquilibrés. Et encore, il était si culotté et obsédé dans son dévouement à son client qu'il osait les choses les plus folles en son nom, comme appeler un producteur à NBC pour suggérer la chaîne de choisir Springsteen pour interpréter sa chanson anti-guerre "Balboa vs. the Earth Slayer " au Super Bowl. (NBC refusa). D'une manière ou d'une autre, Appel réussit à obtenir un rendez-vous avec John Hammond.

Le 2 mai 1972, Springsteen se rendit en ville en bus, transportant une guitare acoustique empruntée sans même un étui. La rencontre ne débuta pas très bien. Hammond, un aristocrate de la branche des Vanderbilt, précisa qu'il était pressé, et il n'apprécia pas lorsque Appel mis sur le tapis les qualités lyriques du chanteur. Mais l'ambiance changea quand Springsteen, assis sur un tabouret en face du bureau, chanta une série de chansons qui se termina par " If I Was a Priest ":

Eh bien si Jésus était le Shérif  
Et moi j'étais le prêtre,  
Si ma femme était une héritière  
Et ma maman était une voleuse . . .

« Bruce c'est la chanson la plus incroyable que j'ai jamais entendu » déclara Hammond, ravi. « As-tu été élevé par les nonnes ? »

Columbia signa Springsteen pour un disque et tenta de le promouvoir comme « le nouveau Dylan ». Il n'était pas le seul. John Prine, Elliot Murphy, Loudon Wainwright III, et d'autres chanteurs-auteurs à la corde sensible étaient aussi étiquetés « nouveau Dylan ». (« L'ancien Dylan n'avait que trente ans alors je n'avais aucune idée du pourquoi ils avaient besoin d'un foutu nouveau Dylan, » raconte Springsteen.). A la grande déception de Hammond, Springsteen enregistra ses deux premiers albums —“Greetings from Asbury Park” et “The Wild, the Innocent, and the E Street Shuffle”— avec un groupe constitué de ses potes du Jersey Shore (club d'Asbury Park ndr), parmi ceux-ci Vini Lopez à la batterie, et Clarence Clemons, au sax tenor. Hammond était persuadé que les auditions solo étaient meilleures. Malgré le coup de pouce de quelques critiques et D.J.s les albums ne se sont presque pas vendus. Springsteen était, au mieux, un prodige passé aux oubliettes, un provincial qui n'avait pas de bol.

En juin 1973, alors que j'avais quatorze ans, j'ai pris un bus 11C de la Red & Tan dans le Nord Jersey avec deux copains et nous sommes allés au Madison Square Garden voir un groupe pas du tout dans le vent et pas non plus considéré comme populaire qui s'appelait Chicago. Nous étions des fans de Dylan. “Howl,” les Stanley Brothers, Otis Redding, “Naked Lunch,” Hank Williams, Odetta— quasiment rien de ce que je connaissais ou lisais ou entendais semblait être issu de l'influence de Dylan. Chicago était à peu près aussi éloigné de l'esthétique de Dylan que ce qu'il est possible d'imaginer.

Toujours la même chose, j'avais payé mes quatre dollars et j'allais voir tout ce que je pouvais apercevoir de nos sièges. La première partie était commencée : quelqu'un qui s'appelait Bruce Springsteen. Les conditions étaient épouvantables, comme elles le sont souvent pour les premières parties. Les lumières étaient allumées, la foule était tour à tour inattentive et hostile. Ce dont je me souviens c'est d'un leader aussi agité que Mick Jagger

ou James Brown, un chanteur qui explosait avec un empressement quasi destructif, essayant de percer la bruyante indifférence de la foule. Après ce show, Springsteen jura à Appel qu'il ne ferait plus jamais de première partie ou de grandes salles. « Je ne pouvais pas le supporter – les gens étaient si loin et le groupe n'entendait rien », dit-il à Dave Marsh. Il était temps de faire ses gammes, temps de se créer un public grâce à une constante, intense performance dans des clubs, petits théâtres et gymnases universitaires.

C'était le temps des vaches maigres. Après qu'Appel eut payé les dépenses et ponctionné son importante part, le cachet était proche de zéro. Parfois le groupe dormait dans un van. Clemons avait failli se faire arrêter avant un concert pour défaut de paiement de pension à un enfant. Lopez était spécialement remonté à propos de jouer pour des nêfles : « et si je veux emmener ma copine manger un burger à l'extérieur ? »

En fin d'après midi, après le déjeuner, Lopez et moi roulions du côté d'Asbury Park et il a commencé à rire et à montrer du doigt « C'est là que nous sommes allés chercher des bons alimentaires – tous, Bruce aussi » lança-t-il.

Lopez avait tout du batteur, trop percutant peut être – Un genre de Ginger Baker chaotique. Il était également fier de son style activiste militant. Au début de 1974, il tabassa le frère de Mike Appel au cours d'une dispute pour de l'argent (« Je l'ai un peu bousculé ») . Peu après Springsteen annonça à Lopez qu'il était viré.

« Je gardais ses guitares chez moi et il allait devoir passer pour les récupérer, » raconta Lopez. « Je lui demandais une seconde chance et il me dit, « Vini il n'y a pas de seconde chance ». Bon sang. Danny a eu plein de secondes chances après avoir été un bad boy – pour des drogues, pour ne pas être venu ou pour des retards. Mais pour moi pas de seconde chance. » Le ton montait et à la fin Springsteen prétendit que Lopez n'était pas un assez bon batteur.

J'ai posé ses guitares devant lui et ai dit, « La porte est là, tu sais à quoi ça sert ». Depuis ce jour nous n'en avons jamais reparlé. Il y a rien à en dire. J'aurais fait partie du plus grand groupe du pays si ça n'était pas arrivé. Mais pour l'histoire, au moins, j'ai fait partie du East Street Band. Bruce le sait et tout le monde le sait ».

Nous dépassons le bâtiment bas qui abritait l'atelier de planches de surf où vivait Lopez avec Springsteen. L'enseigne sur la porte indique maintenant, "Immunostics Inc: Quality microbiological, serological and immunological reagents." (NDLT : Immunostics Inc : réactifs immunologiques, sérologiques, microbiologiques de qualité). Une dizaine de fois environ au cours des années, Springsteen a fait venir Lopez dans le groupe, dont la fois où « Spirit in the Night » a été joué au Giant Stadium. Quand Lopez a demandé s'il pouvait créer un groupe qui jouerait les premiers titres de Steel Mill, Springsteen a souri et dit bien sûr vas-y.

« Mais c'est dur de faire passer Steel Mill à présent », confia Lopez. « Les gens savent que Bruce a écrit tous ces trucs et donc ils espèrent que Bruce fasse une apparition, et ça n'arrivera tout bonnement pas. »

Si Vini Lopez est le plus malchanceux des batteurs de l'histoire américaine, Jon Landau est certainement le plus heureux des critiques rock. Lors d'une pause au cours des répétitions de la tournée 2012, je pris la route pour le nord Westchester, où Landau vit avec son épouse, Barbara. Landau est juste trois ans plus âgé que Springsteen mais c'est

un homme d'une présence physique plus commune. Landau s'est taillé une bonne part des affaires de Springsteen depuis plus de trente ans. Ses profits ne sont pas passés dans ses narines, ils sont allés sur ses murs. Sa collection d'art (principalement de la peinture et sculpture de l'époque renaissance, avec quelques peintures françaises du dix-neuvième siècle au milieu de tout-ça) peut être qualifiée d'« importante ». Au point de donner des sueurs froides à sa compagnie d'assurance, je peux témoigner de la présence d'œuvres de, Le Titien, du Tintoret, Donatello, Tiepolo, Ghiberti, Géricault, Delacroix, Corot, et Courbet.

Mais Landau n'a pas traversé les années indemne. L'an dernier il a subi l'ablation d'une tumeur au cerveau et parce que celle-ci était située proche d'un nœud de nerfs optiques il a perdu la vision d'un œil. La guérison n'a pas été facile et parfois alors que nous admirions les tableaux, Landau semblait essoufflé. Après l'opération, Springsteen était avec Landau pratiquement tous les jours. « Il savait que j'endurais quelque chose et je pensais que j'allais mourir, » me dit Landau. « Ce n'était pas rationnel, mais la peur était là. ...Nous avons eu beaucoup de discussions profondes ». Puis il sourit. « Les grands penseurs eurent des pensées profondes.»

Landau a commencé sa carrière dans un métier qui n'existe pas vraiment. Même en 1966, trois ans après l'ascension des Beatles, il n'y avait rien d'équivalent à la critique rock. Cette année là, Landau, un ado précoce de Lexington, Massachusetts, travaillait dans un magasin de disques de Cambridge, le Briggs & Briggs. Son père était un professeur d'histoire de gauche qui avait fait partir sa famille de Brooklyn à l'époque des listes noires et avait trouvé du boulot chez Acoustic Research. Landau a grandi avec la folk music, et au lycée, il allait à tous les concerts rocks qu'il pouvait. Chez Briggs & Briggs, il rencontra un étudiant de Swarthmore, Paul Williams qui venait juste de lancer une publication de quelques feuillets ronéotypés appelée *Crawdaddy* !, Peut être la première publication dédiée à la critique rock. Quand il était en première année à Brandeis, Landau écrivit pour *Crawdaddy* ! Quand il est devenu junior, Jan Wenner lui proposa d'écrire une rubrique pour un bimensuel qu'il lançait et qui devait s'appeler *Rolling Stone*.

Comme critique, Landau n'existait pas s'il ne provoquait pas. Pour le numéro inaugural de *Rolling Stone*, en 1967, il descendit « Are you Experienced ? » le grand succès de Jimi Hendrix. L'année suivante, il étrilla Cream pour la théâtralité facile de leurs shows, ajoutant qu'Eric Clapton, le guitariste leader du groupe, était « le maître du cliché blues de tous les guitaristes blues de la période post seconde guerre mondiale...un virtuose à jouer les idées des autres ». A cette époque Clapton était connu sous le nom de « God ». La critique entraîna God dans un accès de perte de confiance en lui. « L'auréole de confiance me frappa littéralement d'un revers ; J'étais dans un restaurant et je me suis effondré, » déclara Clapton des années après. « Et une fois réveillé, je décidai immédiatement que c'était la fin du groupe.' Cream se sépara.

Landau adorait les 45t bien ciselés. Que ce soit par les Beatles ou Dam & Dave ; il redoutait le côté artiste qui la joue facile. « De plus en plus de monde attendent du rock ce qu'ils attendaient de la philosophie, de la littérature, du cinéma, des arts plastiques, » écrivit-il. « D'autres attendent du rock ce qu'ils obtenaient des drogues et de mon point de vue, le rock ne peut résister à ce genre de fardeau parce qu'il sous-tend des qualités du rock qui sont la négation de ce dont le rock était porteur à ses origines.

A cette époque, il n'y avait pas une frontière claire entre l'industrie du rock et le journalisme rock ; en 1969, Jann Wenner produisit un album de Boz Scaggs. Landau

produisit des disques avec Livingston Taylor et les MC5. Landau admirait les décideurs doués d'un savoir faire musical, tels que Ahmet Ertegun et Jerry Wexler, et il appréciait les musiciens qui comprenaient les vertus de la popularité. Dans sa thèse de 2e cycle à Brandeis, il écrivit avec admiration à propos de la volonté d'Otis Redding pour être une bête de scène « Ouvertement et honnêtement attentionnée pour les foules accueillantes et d'y parvenir »

A la fin de l'année 1971, Landau vivait à Boston et était marié à la critique Janet Maslin. Bien qu'il soit atteint de la maladie de Crohn et souffrant, il était le centre dynamique d'un cercle de jeunes critiques émergents : Dave Marsh, John Rockwell, Robert Christgau, Paul Nelson, Greil Marcus. Landau remarqua le premier album de Springsteen, "Greetings from Asbury Park" et demanda à Lester Bangs du magazine Rolling Stone d'en faire la critique; Landau critiqua le second album, "The Wild, the Innocent and the E Street Shuffle" pour le magazine alternatif hebdomadaire The Real Paper, qualifiant Springsteen "du chanteur-compositeur le plus impressionnant depuis James Taylor" mais il ajouta que "l'album n'est pas aussi bien produit qu'il aurait dû". C'était "un tantinet léger ou trois fois trop fort, surtout quand le groupe se lançait dans les breaks (pause musicale ndr)."

Landau, qui avait 26 ans à ce moment, accepta une invitation de Dave Marsh pour aller voir le concert de Springsteen au Charley's, un club à Cambridge, "Je suis allé à ce club et c'était totalement vide" me dit-il. "Il avait le plus petit groupe de fans qui le suivait." Avant le concert, j'ai demandé aux garçons au bar où était Bruce, et il ont montré l'extérieur du club.

Springsteen se tenait dans le froid (un homme tout maigre, barbu, en jeans et T-shirt) sautant de haut en bas pour se tenir chaud. Il lisait la critique de Landau que la direction avait accroché à la fenêtre.

"Je me suis mis à coté de lui et dit, 'Qu'est ce que tu en penses?' " Landau raconta. "Et il a dit 'Ce mec est généralement plutôt bon, mais j'ai vu mieux', Je me suis présenté et on a bien rigolé"

Le jour suivant, il reçut un appel de Springsteen. "On a parlé pendant des heures" dit Landau. "A propos de musique, de philosophie. Au fond de lui il était le même que maintenant. Et on a eu cette conversation pour le reste de nos vies: sur le fait de grandir, d'avoir de grandes pensées, sur les choses importantes."

Un mois plus tard, Landau est allé voir Springsteen au Harvard Square Theatre, où il faisait la première partie de Bonnie Raitt. C'était la veille du 27ème anniversaire de Landau, et il se sentait déjà usé. Sa carrière était au point mort. A cause de la maladie de Crohn il avait du mal à manger et à travailler. Son mariage tombait en pièces. Mais cette nuit du 9 mai 1974, il se sentit rajeunir pendant que Springsteen jouait tout de "Let the Four Winds Blow" du vieux Fats Domino, à une nouvelle chanson sur la fuite et la libération qui s'appelait "Born to Run".

L'article que Landau a écrit pour The Real Paper est la critique la plus connue de l'histoire du rock:

"Jeudi dernier au Harvard Square Theatre, j'ai eu des flashes de vieux rock'n'roll me passer devant les yeux. Et j'ai vu quelque chose d'autre: j'ai vu le futur du rock'n'roll et son nom



est Bruce Springsteen. Une nuit où j'avais besoin de me sentir jeune, il m'a donné la sensation d'entendre de la musique pour la toute première fois... C'est un punk du rock'n'roll, un poète latin des rues, un danseur de ballet, un acteur, un blagueur, un leader d'orchestre de bar, un guitariste qui a un sacré rythme, un chanteur extraordinaire, et un vrai grand compositeur de rock'n'roll. Il mène son groupe comme s'il avait fait ça toute sa vie. (...) Il se pavane devant son groupe de vedettes comme un croisement entre Chuck Berry, un Bob Dylan des débuts et Marlon Brando"

La maison de disque Columbia a utilisé la phrase " J'ai vu l'avenir du Rock and roll" comme slogan dans une campagne de pub. Springsteen devint ami avec Landau, qui vint le voir dans sa maison délabrée à Long Branch. « Modeste ne suffit pas comme terme pour décrire la maison », se souvient Landau. « Il y avait un canapé, son lit, une guitare et ses disques. Nous sommes restés éveillés jusqu'à 8 heures du matin à discuter. » Les deux hommes parlèrent de musique et du troisième album de Springsteen, Columbia n'allait pas continuer à investir en Springsteen si le troisième album était un échec. Springsteen appréciait la loyauté d'Appel mais pas ses jugements cavaliers et agaçants. Landau était plus subtile, il posait des questions, il flattait, il suggérait, il conseillait. Springsteen invita Landau en studio et ce dernier l'aida à raccourcir « Thunder Road » de sept à quatre minutes et lui conseilla de changer l'intro de « Jungleland. »

«J'avais, sûrement à cause de la naïveté de ma jeunesse, l'intime conviction que je savais ce que je faisais, » dit Landau. Springsteen dit à Appel que Landau était désormais coproducteur.

L'album « Born to Run » est sorti en août 1975, il a transformé la carrière de Springsteen et les dix concerts donnés au début de la tournée au Bottom Line (club de New York fermé en 2004) font partie de l'histoire du rock au même titre que James Brown à l'Apollo ou Dylan à Newport. A Bottom Line Springsteen est devenu lui-même. L'ajout de Van Zandt comme second guitariste l'a libéré de certaines tâches musicales et il est devenu une vraie bête de scène, bondissant des amplis aux pianos, sautant d'une table à une autre.

Landau quitta son boulot de critique et devint l'adjutant-major de Springsteen : son ami, son conseiller dans tous les domaines, son producteur et en 1978 son manager. Après une longue bataille juridique qui éloigna Springsteen des studios pendant deux ans, Appel fut remercié et dédommagé.

Landau nourrissait la curiosité de Springsteen sur le monde en dehors de la musique. Il donnait à Springsteen des livres à lire - Steinbeck, Flannery O'Connor des films à voir notamment ceux de John Ford et Howard Hawks Westerns. Springsteen commença à voir plus grand que les voitures et les autoroutes, il commença à regarder sa propre histoire et celle de sa famille en terme de classe, d'archétype américain. Les images, les histoires et l'unité d'espace dans ces livres et films alimentaient ses chansons. Landau a servi de catalyseur en faisant jouer Springsteen dans la cour des grands, il l'a incité à jouer dans des plus grandes salles et lui a ainsi fait oublier ses premières représentations cauchemardesques au Madison Square Garden. Il l'incita à penser à lui-même de la même manière qu'Otis Redding le faisait : à la fois comme un artiste et comme un homme de scène au sens large du terme.

Certains critiques ont dépeint Landau comme un Svengali avare (personnage de fiction maléfique et manipulateur) un Colonel Parker (manager d'E. Presley) ou pire encore mais

les personnes à qui j'ai parlé dans l'industrie de la musique ne voient aucune malveillance ou influence démesurée de sa part. « C'est grotesque de penser qu'il puisse être manipulé, » dit Danny Goldberg qui connaît Springsteen depuis plus de trente ans. Goldberg fut le manager de Nirvana et Sonic Youth, il ajouta « C'est Bruce qui utilise Jon, pour atteindre le contrôle artistique total. » Landau est sensible aux déclarations sur le contrôle éventuel qu'il aurait sur son client et sur sa trajectoire. « Le principe de base d'un manager c'est de faire gagner de l'argent à l'artiste - son intérêt prime sur tout le reste, » dit-il. « Lorsque l'on travaille avec lui, peu importe le sujet, la première question est : quelle est la meilleure chose pour Bruce? Springsteen est la personne la plus futée que j'ai rencontré - pas la plus informée ou la plus cultivée - mais la plus futée. Dans chaque situation, un problème pratique ou artistique sa capacité à analyser les gens est impressionnante. Il a toujours un coup d'avance.

Il y a une dizaine d'année Springsteen offrit à Landau, qui à un certain moment de sa vie a rêvé d'être une star du rock, l'opportunité de se produire sur scène. « Bruce m'a dit de prendre une guitare quand il jouait « Dancing in the Dark » et cinq ou six soirs durant je venais sur scène », me dit Landau un soir dans les coulisses. « C'est planant mais le septième soir il m'a dit: « C'est sympa que tu viennes sur scène mais je pense que tu devrais éviter ce soir. »

« Tu veux dire que je suis viré ? » dit Landau.

Springsteen sourit et lui dit « Oui c'est à peu près ça. »

La notoriété de Springsteen devenant internationale il devint aussi plus engagé politiquement. Il ne l'était pas à ses débuts. En 1972 il s'est produit lors d'une soirée de soutien à George Mc Govern (candidat des primaires pour le partie Démocrate en 1972, il a perdu face à Nixon.) dans un théâtre de Red Bank, lorsqu'il était jeune la musique était pour lui principalement une source de libération personnelle. Il n'avait pas fait le lien entre les déboires de son père et la politique concernant l'emploi, la dépression à Freehold et la vague de désindustrialisation.

On peut sentir une conscience politique dans l'album « Darkness on the Edge of Town », conscience qui grandit les années suivantes. Ses lectures l'ont aidées, sur cette voie - l'enthousiasme de Landau y est pour beaucoup - mais aussi les voyages et la musique Country, Folk de Hank Williams et Woody Guthrie. Springsteen savait qu'il n'avait plus rien à dire sur le Turnpike (autoroute qui traverse le New Jersey), il voulait écrire des chansons qu'il pouvait chanter en tant qu'adulte, sur le mariage, la paternité et les problèmes sociaux. « A force d'écouter Hank Williams ses chansons ne sont plus des archives mais elles prennent vie, » dit-il. « Ce qui paraissait bizarre et vieillot avait désormais de la profondeur et un côté sombre. Williams incarnait "le Blues adulte" et la musique des prolétaires. La musique Country m'attirait car c'est une musique provinciale tout comme moi » dit Springsteen récemment dans un discours à Austin. « J'étais un gars moyen avec un don un peu au dessus de la moyenne... Et la Country disait la vérité semblable à celle émanant de la sueur des travailleurs, du bar ou de l'épicerie du coin. » Il a lu la biographie de Guthrie écrite par Joe Klein, les mémoires de Morris Dees l'avocat pour les droits civiques et les mémoires du militant pacifiste Ron Kovic. Toutes ces lectures ont inspirées les chansons sur la classe ouvrière de « Darkness on the Edge of Town », le hurlement acoustique de « Nébraska » et même l'hymne pop « Born in the USA ». Il chantait désormais sur les vétérans du Vietnam, les travailleurs immigrés, les divisions sociales, les villes désindustrialisées et les villes américaines oubliées mais jamais dans un langage

qui aurait pu nuire à son image de « Bruce l'icône du Rock aimée des familles ». Sur scène il commença donc à chanter des odes sur les causes qui lui tenaient à cœur et demandait au public de faire des dons à la banque alimentaire locale mais il n'était jamais menaçant et les billets d'entrée pour ses concerts et ses disques se vendaient comme des petits pains.

Certains l'ont accusé d'hypocrisie, en 1985 James Wolcott, un punk de la nouvelle vague dit « qu'il était las de la « mièvre » sincérité de Springsteen et des louanges qu'il recevait de la part de l'Establishment mielleux. » Wolcott écrivit dans Vanity Fair que la piété entourait Springsteen comme la brume autour des sommets montagneux. On ne peut pas blâmer la montagne pour la brume mais cette vénération prend d'énormes proportions. Pour Tom Carson, le problème était le manque de radicalisme, pour lui Springsteen restait au fond un libéral assez conventionnel. « Springsteen pensait que le Rock and Roll était sain », écrivit Carson dans le L.A Weekly. C'était une alternative, une échappatoire mais pas une rébellion envers le conformisme sexuel ou social ou par extension un rejet des conventions sociales. Pour lui le rock cautionnait la société conventionnelle. »

Dans le monde du Rock, cette conventionalité était une force pas une limite. Au milieu des années quatre vingt Springsteen était la plus grande star du rock au monde, capable de remplir d'immenses stades dix soirs de suite. Il ne menaçait pas les valeurs américaines à tel point qu'en 1984 George Will (un journaliste américain) est allé le voir en costume trois pièces, nœud papillon et des boules Quiès. Will assista à un concert à Washington, il a ensuite écrit un article au titre évocateur de « A Yankee Doodle Springsteen » (D'abord chanté par les troupes britanniques pour rallier les colons américains il est ensuite utilisé comme chant patriotique par les Américains. C'est actuellement l'hymne de l'État du Connecticut)...Il ne se plaint pas et ses chansons sur les usines fermées et autre problème semblent toujours ponctuées par des grands et joyeux : « Born in the USA ». La semaine suivant la publication de cet article, Ronald Reagan alla dans le New Jersey faire un discours pour sa campagne présidentielle : « L'avenir des Etats-Unis réside dans des milliers de rêves dans vos cœurs, il réside dans le message d'espoir des chansons admirées par des millions de jeunes Américains : Le New Jersey de Bruce Springsteen ».

Springsteen était scandalisé. Il déclara ensuite que « Born in the USA » était « la chanson la plus mal comprise depuis 'Louie, Louie', » et il a commencé à chanter une version acoustique qu'il a expurgée de son emphase et mis en relief ses côtés sombres. Sur scène il disait, "bon le Président a cité mon nom dans un discours l'autre jour et je me demande bien lequel de mes albums pouvait bien être son préféré, vous savez ? Je ne pense pas que ce soit « Nebraska ». Je ne pense pas qu'il ait jamais écouté celui-là ». Springsteen jouait « Johnny 99 » la sombre histoire d'un ouvrier de l'industrie automobile licencié qui, après avoir noyé son désespoir dans l'alcool, tue un gardien de nuit lors d'un cambriolage raté.

Quelqu'un a dit un jour à Paul McCartney que les Beatles étaient « antimatérialistes » McCartney n'a pas pu se retenir de rire.

« C'est un mythe énorme » répondit-il. « En réalité John et moi avions plutôt l'habitude de nous assoir et de dire « Maintenant écrivons une piscine » (ils ont écrit « Eight days a week » rien que pour que Lennon puisse se payer une piscine. La phrase citée fait référence à une interview donnée à MOJO).

Avec l'album "Born in the USA" Springsteen réussit à combiner la revendication politique

et la popularité, la protestation et la fête. Quand il a écrit les chansons pour « Born in the USA », Landau lui dit que c'était un bon album mais il manquait « la piscine ». Il leur fallait un tube.

« Ecoute, lui dit Springsteen j'ai écrit soixante dix chansons, si tu en veux une autre tu n'as qu'à l'écrire toi-même! » Ensuite il se retira dans sa chambre d'hôtel en boudant et écrivit « Dancing in the Dark », qui relate la frustration d'un artiste « qui n'a rien à dire » mais la musique - de style pop avec du synthé était facile à chanter. Springsteen écrivit plus tard dans un recueil de ses chansons « Songs », qu'il était allé aussi loin qu'il le voulait dans la musique Pop et peut être même un peu trop loin. Mes idoles, de Hank Williams à Frank Sinatra en passant par Bob Dylan étaient des musiciens populaires, ils avaient des tubes. Vouloir toucher le plus grand nombre de gens a payé, « Born in the USA » fut disque de platine, la meilleure vente en 1985 et de sa carrière.

Quand Springsteen et Van Zandt étaient jeunes, ils rêvaient de belles voitures, de fortune et de gloire. « Je savais que je ne serais jamais Woody Guthrie » me dit Springsteen à Austin, « mais j'aimais Elvis et j'aimais trop sa Cadillac rose, j'aime la simplicité et la furtivité des tubes pop, j'aime un grand « putain » de bruit et j'aime aussi le luxe et le confort d'être une star ». Il a acheté une propriété de quatorze millions de dollars à Beverly Hills, il côtoie toujours ses amis du New Jersey mais il s'est également fait de nouveaux amis, des amis célèbres. Quand il a épousé l'actrice Julianne Phillips en 1985, ils ont passé leur lune de miel dans la villa du couturier Gianni Versace sur le Lac de Côme en Italie. Plus tard il s'acheta des voitures et des motos de collections, un studio à la pointe de la technologie installé dans sa maison, des chevaux et le nec plus ultra de l'ascension sociale : une ferme biologique. Les tournées également évoluèrent dans le même sens avec des jets privés, des hôtels cinq étoiles, des traiteurs gastronomiques, des kinésithérapeutes et un management à la hauteur de tout ça.

Springsteen avait conscience de la contradiction presque comique : un multimillionnaire qui représente ceux qui n'ont rien. Parfois ce sentiment d'inconfort transparaissait dans les paroles de ses chansons, à la fin des années quatre vingt, il joua pour Van Zandt « Ain't got You » qui parut dans l'album « Tunnel of Love », les paroles relataient l'histoire d'un gars qui se faisait « payer un salaire de roi pour faire ce qui lui venait naturellement » un gars qui avait « une fortune sans limite, une maison pleine de Rembrandt et de tableaux de maître » mais à qui il manquait l'amour des siens. Van Zandt vit l'auto dérision mais il s'en fichait, il était sidéré.

« Nous avons eu la plus grosse dispute de notre vie, se souvient Van Zandt, je lui ai dit « Putain mais qu'est-ce que c'est que ça? et il me dit – Quoi qu'est-ce que tu veux dire? Mais c'est la vérité, c'est comme ça que je suis, c'est ma vie », ce à quoi je lui dis « C'est de la merde, les gens n'ont pas besoin que tu parles de ta vie, tout le monde s'en fout de ta vie, ils ont besoin de toi pour leur vie. C'est ça ton truc. Tu apportes un peu de logique, de raison, de sympathie et de passion dans ce monde en morceaux, froid et déconcertant – C'est ton don, leur expliquer leur vie, pas la tienne, leur vie pas la tienne. » Et nous nous sommes disputés, disputés et disputés encore, il me disait « Va te faire foutre » je lui disais « toi-même », je crois que ce que je lui ai dit a bien été entendu.

Springsteen a connu des phases dépressives beaucoup plus sérieuses que la culpabilité « d'être riche dans la chemise d'un pauvre » comme il le chante dans « Better Days ». Après avoir terminé son chef d'œuvre acoustique « Nebraska » en 1982 il sombra dans une énorme dépression. Il traversa le pays en voiture, de la côté est à la Californie et

retourna sur ses pas aussitôt. « Il était suicidaire » dit son ami et biographe Dave Marsh. « Cette dépression n'était pas choquante en soi, il a connu une ascension vertigineuse, il est parti de rien et est arrivé au sommet et désormais on lui léchait les bottes à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il y a de quoi se poser des questions sur sa vraie valeur. »

Springsteen commença à se poser des questions sur ses relations avec les autres qui n'étaient que de passage et il n'arrivait pas non plus à se défaire de son passé – il avait le sentiment d'avoir hérité de la dépression et de l'isolement de son père. Pendant des années, à la tombée de la nuit il passait devant la maison des ses parents à Freehold, parfois trois ou quatre fois par semaine. En 1982 il commença à voir un psychologue. Plusieurs années plus tard lors d'un concert, Springsteen présenta sa chanson « My father's House » (« La maison de mon père ») en citant ce que lui avait dit son thérapeute à propos de ses virées nocturnes à Freehold : « Vous allez là bas car quelque chose de mal s'y est passé et vous pensez pouvoir y remédier, vous y retournez constamment en pensant que vous pouvez réparer tout ça. » J'étais assis là et j'ai dit : « Oui c'est exactement ce que je fais » ce à quoi il me répondit « Et bien vous ne pouvez pas. »

La fortune a satisfait toutes ses envies matérielles mais n'a pas aidé à chasser ses vieux démons. Ses concerts duraient presque quatre heures avec pour moteur « sa peur, le dégoût de soi et la haine de soi ». Il ne jouait pas aussi longtemps seulement pour plaire au public mais pour s'épuiser, sur scène il pouvait écarteler la vraie vie.

« Mes problèmes n'étaient pas aussi voyants que peuvent l'être les problèmes de drogue », dit-il. « Mes problèmes étaient différents, ils étaient plus discrets, tout aussi problématiques mais plus discrets. Les artistes, à cause de leur histoire et du dégoût de soi ont une énorme tendance à l'auto destruction sur scène. C'est à la fois se retrouver et s'abandonner. Pendant ces quelques heures on se libère de soi, toutes les voix sortent de notre tête, elles sortent. Il n'y a plus de place pour elles, il ne reste plus qu'une seule voix celle avec laquelle on s'exprime.

Depuis une vingtaine d'années la vie de Springsteen semble plutôt stable. En 1991 il épousa Patti Scialfa qui faisait partie de la scène musicale d'Asbury Park, elle a rejoint le groupe en tant que chanteuse. Le père de Patti Scialfa était un promoteur immobilier, elle a étudié la musique à l'université de New York.

Quand Springsteen était sur la route, je suis allé à Colts Neck où il vit avec Patti dans une ferme de trois cent quatre vingt acres. Ils ont trois enfants, deux garçons et une fille. Quand les enfants étaient petits, ils vivaient plus près de la côte à Rumson dans le New Jersey. Rumson est une banlieue chic, Colts Neck est plus rurale, comme Middleburg dans l'état de Virginie, pas mal de propriétaires de chevaux y vivent ainsi que la chanteuse de rap Queen Latifah. Les Springsteen possèdent également des résidences à Beverly Hills et à Wellington en Floride.

Springsteen n'est pas insensible aux charmes de la richesse, (« Je vis comme un prince »), Patti, qui a grandi près de lui mais avec beaucoup plus d'argent, a plus la folie des grandeurs. Quand ils ont emménagé à Colts Neck elle engagea une décoratrice d'intérieur, Rose Tarlow, qui avait travaillé pour leur ami David Geffen. A mon arrivée je fus escorté par un garde de sécurité vers une succession de garages transformés en salons et en studio d'enregistrement. Les murs sont décorés sciemment avec des photos de Bruce Springsteen, les tables et les étagères sont pleines de livres sur la musique

populaire notamment sur Presley, Dylan, Guthrie et Springsteen, il y a une grande télé, une machine à expresso et une canne encadrée qu'Elvis Presley cassa en 1973 dans un excès de rage.

Patti Scialfa est apparue après un moment, suivie par deux grands bergers allemands au pas traînant. Une grande femme élancée, à la fin de la cinquantaine avec une impressionnante chevelure rousse, elle était chaleureuse et souriante, offrant de l'eau à la manière moderne; elle semblait aussi un peu nerveuse. Scialfa, comme son mari, jouit d'une vie magnifiquement privilégiée, mais sa position est plus étrange et elle n'en parle pas souvent publiquement. Aux concerts, elle joue sur la gauche à deux microphones de son mari, un point de vue parfait pour inspecter, soirée après soirée, les milliers de regards affamés orientés dans sa direction. Scialfa a enregistré trois albums de son côté. Au sein de l'ESB, qu'elle a rejoint il y a 28 ans, elle joue de la guitare acoustique et chante, mais, comme elle me l'a raconté, "Je dois bien admettre que ma place dans le band est plus figurative que musicale." Sur scène, sa guitare est à peine audible, et elle n'est qu'une choriste parmi beaucoup d'autres. Pourtant personne dans la foule n'ignore qu'elle est l'épouse de Springsteen – sa "Jersey girl", sa "red-headed woman" comme le dit la chanson – et, à chaque moment théâtral sur scène, elle peut flirter, repousser, se pâmer ou danser. L'ESB est un ensemble de personnages, tout autant que de musiciens, et Scialfa joue magistralement son rôle d'amoureuse ou d'épouse perplexe, tout comme Steve Van Zandt joue le sien comme meilleur ami. "Parfois ma frustration arrive quand je voudrais amener sur la table quelque chose d'unique", dit-elle, "mais le band, dans le contexte du band, n'a pas de place pour ça."

Lors des deux dernières tournées, Scialfa a été présente par intermittence. Elle saute certains concerts pour être avec ses enfants : l'aîné, Evan, vient d'être diplômé de l'université de Boston; leur fille, Jessica, est à l'université de Duke et participe aux circuits de concours hippiques internationaux; et le plus jeune, Sam, commencera cet automne à l'université de Bard. Etre là pour les enfants a été une priorité. "Quand j'étais jeune, je me sentais vraiment, vraiment vulnérable", dit Scialfa. "Donc j'ai voulu que les choses soient décontractées et stables et qu'il y ait quelqu'un à la maison pour être sûr qu'ils se sentent soutenus quand ils revenaient de l'école." Elle ajoute, "La partie la plus difficile est de se diviser en deux, le sentiment que vous ne faites jamais aucun job vraiment bien."

Il a fallu pas mal de chemin pour arriver à ce que Springsteen, un "solitaire" de nature, puisse s'installer dans un vrai mariage, et résister à l'envie de rester dans sa musique et sur scène. "Maintenant je sais que les deux meilleurs jours de ma vie", raconte-t-il un jour à un reporter de Rolling Stone, "furent le jour où j'ai pris ma guitare et le jour où j'ai appris comment la laisser."

Scialfa répond à cela par un sourire. "Quand vous êtes à ce point sérieux et créatif, et pas confiant à un niveau intime, et que votre art vous a tant donné, votre capacité de créer quelque chose devient votre meilleur remède", dit-elle. "C'est la seule chose qui vous donne la stabilité, la joie, la confiance en vous. Et donc vous êtes, comme 'cette partie de vous que personne ne peut atteindre'. Quand vous êtes jeune, ça marche, parce que cela vous mène de A à B. Quand vous prenez de l'âge, que vous essayez d'avoir une famille et des enfants, cela ne fonctionne plus. Je pense que certains artistes peuvent être enclins à protéger si bien la source de laquelle ils ont tiré leur inspiration qu'en fait ils protègent ainsi aussi des parties destructrices d'eux-mêmes. Vous commencez à voir que quelque chose ne tourne plus rond. Ce n'est pas simplement la question d'être le loup solitaire mythologique; quelque chose ne tourne plus rond. Bruce est très malin. Il voulait une

famille, il voulait une relation de couple, et il a travaillé vraiment vraiment vraiment beaucoup pour cela - autant qu'il le fait pour sa musique.”

J'ai demandé à Patti comment il y est finalement parvenu. “Manifestement, la thérapie,” dit-elle. “Il était capable de regarder au fond de lui et de se battre.” Mais pourtant rien de tout cela n'a permis à Springsteen de se déclarer libre. “Cela ne m'a pas fait peur” dit Scialfa. “ J'ai souffert de dépression moi-même, donc je savais de quoi il s'agissait. La dépression clinique – je savais ce qu'il en était. Je me sentais très semblable à lui”.

Dans les premiers jours de leur couple, l'idée que Bruce et Patti avaient de vacances parfaites était de prendre la voiture et conduire jusqu'à la Vallée de la Mort (ndtr : Californie – désert le plus chaud du monde), louer une chambre d'hôtel bon marché sans télé et sans téléphone, et juste glander. Actuellement ils ont plutôt tendance à partir en voyage avec les enfants ou faire une croisière en Méditerranée sur le yacht de David Geffen. “Je me rappelle quand ma famille est devenue assez riche, et que certaines personnes tentaient de nous culpabiliser à ce sujet,” dit-elle. “Voici la vérité. Si votre art est intact, votre art est intact. Qui a écrit 'Anna Karénine'? Tolstoï? C'était un aristocrate! Est-ce que cela a rendu son travail moins vrai? Si vous êtes assez chanceux pour avoir un réel talent et que vous l'avez nourri et exploité et protégé et avez été vigilant à son encontre, pouvez-vous le perdre? Et bien, vous pouvez le perdre en restant assis dehors à boire du Ripple! Il n'est pas nécessaire de mener la grande vie. »

Selon Springsteen, la créativité a toujours été nourrie par les courants les plus obscurs de sa psyché, et la richesse n'est pas une garantie pour le bonheur. “Je suis depuis trente ans en analyse!” dit-il. “Vous voyez, il ne faut pas sous-estimer la puissance subtile du dégoût de soi dans tout ceci. Vous pensez, je n'aime rien de ce que je vois, je n'aime rien de ce que je fais, mais j'ai besoin de me changer, j'ai besoin de me transformer. Je ne connais pas un seul artiste qui ne carbure pas de la sorte. Si vous étiez très satisfait de vous-même, personne ne le ferait! Brando n'aurait jamais été acteur. Dylan n'aurait pas écrit “Like a Rolling Stone”. James Brown ne se serait pas lancé dans la soul! Il n'aurait pas cherché ce rythme de base qui était si dur. C'est une motivation, l'élément qui fait qu'on 'a besoin de se refaire, refaire sa ville, son public' – le désir de renouvellement.”

“Wrecking Ball” est un album politique tout comme l'est “What’s Going On?,” “Rage Against the Machine,” ou “It Takes a Nation of Millions to Hold Us Back.” Après les quelques actions politiquement engagées de Springsteen dans les années '80, il est devenu encore plus engagé sur les questions sociales. Il a chanté sur le SIDA (“Streets of Philadelphia”), la grande dépression (“The Ghost of Tom Joad”), l'abandon (“Spare Parts”), et l'Irak (“Last to Die”). Il a fait des discours sur scène sur “L'extradition, les écoute illégales, purges de listes électorales, les droits de l'inculpé.” Pour la peine, il s'est fait attaquer par Bill O'Reilly, Glenn Beck, et même un journaliste du Times, John Tierney, qui a écrit, “le chanteur qui a enregistré 'Greetings from Asbury Park' semble avoir fait une traversée idéologique de l'Hudson : ‘Greetings from Central Park West.’ ” En 2004, il a participé à la campagne pour John Kerry et en 2008, il était encore plus enthousiaste pour Barack Obama, en postant une déclaration sur son site web qui disait que Obama “parle pour l'Amérique que j'ai imaginée dans ma musique ces 35 dernières années, une nation généreuse avec un peuple qui veut s'attaquer aux problèmes subtiles et complexes, un pays qui s'intéresse à sa destinée collective et au potentiel de son esprit de rassemblement.” A un concert au Mémorial Lincoln, avant l'investiture de Obama, Springsteen a chanté “The Rising” avec un chœur gospel et avec Pete Seeger, le “This is your land” de Woody Guthrie”, incluant, à la demande de Seeger, les deux dernières

couplets controversés ("Il y avait un grand mur haut, là / qui tentait de m'arrêter; / Une grande pancarte énorme, là / qui disait propriété privée; / Mais de l'autre côté / Elle ne disait rien ;/ Ce côté était fait pour vous et moi -").

Les morceaux sur "Wrecking Ball" ont été écrits avant le mouvement Occupy Wall Street, mais ils font écho à sa rage contre l'irresponsabilité. "We Are Alive" dessine une ligne entre les fantômes et les grévistes opprimés, les marcheurs des droits civiques, et les travailleurs, alors que le refrain est une sorte de communion parmi les morts et un appel à la vie : "Nous sommes vivants / Et bien que nos corps reposent seuls ici dans l'obscurité / Nos esprits se lèvent / Pour porter le feu et allumer l'étincelle." Pour toutes ces raisons, la vision politique – dans "Wrecking Ball", comme pour ces prédécesseurs – n'est pas réellement radicale. C'est une attaque pour une insistance libérale pour que le patriotisme américain tende moins vers la primauté du marché que vers le sens de la justice de Roosevelt et un sens commun d'appartenance.

Un soir, j'ai demandé à Springsteen ce qu'il espérait que ses chansons politiques puissent faire pour les gens qui viennent à ses concerts pour y passer un bon moment. Il a secoué la tête et a dit, "au mieux elles jouent un rôle à l'extrême limite de la politique, toutefois c'est à son centre qu'elles sont adressées. Vous devez être satisfait avec ça. Vous devez comprendre que c'est une longue route, et qu'il y a eu des gens dans le passé qui ont fait des versions de ce que nous faisons sur cette tournée, et qu'il y aura des gens qui le feront après nous. Je pense qu'une chose que cet album tente de faire, c'est de rappeler aux gens qu'il y a une continuité qui est passée de générations en générations, une série d'idées exprimées dans une myriade de chemins différents : livres, protestations, essais, chants, autour de la table de cuisine. Ainsi, ces idées sont omniprésentes et vous êtes une goutte d'eau dans l'océan. »

Springsteen admire Obama pour le dossier sur l'assurance maladie, pour avoir sauvé l'industrie automobile, pour le retrait des troupes de l'Irak, pour avoir tué Oussama Ben Laden; il est déçu des échecs concernant la fermeture de Guantanamo et concernant la nomination de plus de défenseurs de l'équité en économie, et il trouve inconvenant la trop grande indulgence envers les grandes entreprises – la position libérale habituelle qui consiste à louer et dénigrer. Il reste prudent quant à l'idée de se joindre à une autre campagne. "Je l'ai fait deux fois parce les choses étaient si désespérées," dit-il. "C'est apparu comme si j'avais à dépenser le peu de capital politique que j'avais, c'était le moment de le faire. Mais plus vous le faites, plus ce capital diminue. Cependant je ne dis pas que je ne le ferai plus jamais, et je tiens encore à soutenir le Président, vous voyez, c'est quelque chose que je n'avais pas fait depuis longtemps, et je n'ai pas le projet de faire cela à chaque fois."

Il a déjà été reproché à Springsteen de se prendre trop au sérieux, et le microcosme autour de lui le prend tellement au sérieux que pour quelqu'un de l'extérieur cela peut parfois apparaître comme de la déférence religieuse. Mais Springsteen peut aussi faire preuve d'auto-dérision. Il y a deux ans, dans le show de Jimmy Fallon, il a accepté de se déguiser en lui-même à l'époque de "Born to Run" - barbe, lunettes d'aviateur, casquette de gavroche, veste de cuir – et d'aller chanter avec Fallon, qui était habillé comme Neil Young, une version faussement sérieuse de la comptine de Willow Smith "Whip My Hair." C'est difficile à imaginer, disons, Bob Dylan déguisé en Bob Dylan avec une chemise de l'époque de "The Times They Are A-Changin'" et se parodier en plus jeune. Dans un show plus récent, Fallon, s'est à nouveau habillé en Neil Young et a entraîné Springsteen habillé cette fois dans sa version musclée des années 80' panoplie-habituelle-du-gars-du-Jersey



– complète avec la chemise sans manche. Ils ont chanté un duo de la chanson-fêtarde du duo pop LMFAO's "Sexy and I Know It" : "I'm in a Speedo tryin' t' tan my cheeks. . . . I'm sexy and I know it!"

Comme auteur et comme interprète, Springsteen maîtrise une variété de thèmes et d'atmosphères : le comique et le grandiose, le politique et l'insouciant. Au fur et à mesure que la tournée avance, il modifie les setlists de manière à ce que chaque concert donne l'impression d'être spécifique pour l'occasion. A l'Apollo, il a déclaré que la musique soul a joué le rôle d'enseignement pour le band : "Nous avons étudié toutes les matières. Géographie? Nous avons étudié le lieu exact de 'Funky Broadway'. Histoire? 'A Change is Gonna Come.' Math? '99 and a Half Won't Fucking Do.'" A Austin, Springsteen a célébré le centenaire de la naissance de Woody Guthrie en commençant le concert avec la complainte de l'ouvrier itinérant "I ain't got no Home" et l'a clôturé avec "This Land Is Your Land."

A Tampa, Springsteen a joué "American Skin (41 Shots)," qui a été écrite à la suite du meurtre par la police de Amadou Diallo, mais c'était à présent pour Trayvon Martin, l'adolescent black non armé qui a été tué à Sanford, en Floride. Lors des deux premières soirées à Philadelphia, Springsteen a rendu hommage à ses racines de la côte en jouant deux morceaux peu connus des premières années de musicien public, "Seaside Bar Song" et "Does This Bus Stop at 82nd Street?" Lors de l'une de ses incursions dans le public, il a rejoint la mère de 97 ans de Max Weinberg et l'a embrassée. Le soir suivant, il a amené sa mère de 87 ans, Adele, sur la scène et a dansé avec elle sur "Dancing in the Dark." Dans le New Jersey, Springsteen a intensifié son hommage à Clarence Clemons. Pendant le dernier morceau, "Tenth Avenue Freeze Out," il a arrêté la musique après la phrase "The Big Man joined the band," et un film de Clemons a tourné sur les écrans au-dessus de la scène. ("Mec, je n'ai quasi pas pu supporter ça," m'a raconté plus tard le percussionniste Everett Bradley. "Je pleurais tellement!")

A chaque concert, la différence musicale la plus frappante entre l'ancien ESB et le nouveau était cette importance croissante donnée à Jake Clemons. Son jeu devenait plus puissant, sa volonté de prendre sa place au centre de la scène était plus prononcée. Après plusieurs représentations, on le voyait faire le moon walk au travers de la scène. Et malgré tout chaque fois que Springsteen rendait hommage à Clarence Clemons, Jake semblait vaincu, se frappant la poitrine par deux fois en signe de respect pour son oncle et pour la réaction en réponse de la foule. "Chacun veut faire partie de quelque chose de plus grand que lui-même," dit Jake. "Un concert de Springsteen c'est un tas de choses, et c'est en partie une expérience religieuse. Peut-être vient-il de la lignée de David, un garçon berger qui jouait de la belle musique, ainsi la folie devient moins folle et Saul, le roi finit par laisser faire. La religion est un système de règles, d'instructions et d'exigences, et cela unit les gens dans un but. Il y a vraiment une composante de Bruce qui est surnaturelle. Bruce est Moïse! Il a mené le peuple hors du pays du disco!"

Un soir, alors que Springsteen était en train d'attendre avant de commencer le concert, je lui ai demandé comment il considérait que son tempérament avait mené au fait d'être l'artiste et le showman qu'il est. "J'ai probablement travaillé plus dur que tout autre que j'ai vu," a-t-il répondu. Mais il y avait, pensait-il, un ensemble de composantes psychologiques aussi. "J'ai recherché quelque chose que j'avais besoin de faire." C'est un boulot qui fait fonctionner à fond l'ego et la vanité et le narcissisme, et vous avez besoin de toutes ces choses pour le faire bien. Mais vous ne pouvez pas vous laisser submerger par ces choses non plus. Vous avez besoin de toutes ces choses mais de manière contrôlée. Et

de manière contrôlée pour moi, si vous demandez à quelques-uns de mes amis ou certains membres de ma famille, ils considéreront peut être qu'elles ne sont pas sous contrôle. C'est une maîtrise relative, au moins autant que celle des gens qui font ce que je fais. Mais vous avez besoin de ces choses, car vous êtes menés par vos besoins – la soif primitive, et le besoin brut de passionner les gens et de se passionner soi-même dans un état supérieur. Les gens ont recherché cela au travers de toute l'histoire de la civilisation. C'est un boulot étrange, et pour beaucoup de gens c'est un boulot dangereux. Mais ces choses y sont à la racine.”

En mai, la tournée est partie pour une course de trois mois de concerts en stades en Europe. A Barcelone, Springsteen logeait dans une suite, avec une terrasse privée et un Jacuzzi, au Florida, un hôtel magnifique à flanc de colline avec vue sur la ville; le band et l'équipe ont logé à l'hôtel Arts, un hôtel 5 étoiles sur la plage.

Une caravane de VAN Mercedes noirs a emmené les musiciens (certains membres du band ont leurs propres assistants de voyage) à l'Olympic Stadium dans l'après-midi pour un sound check. Bannissez toute image de légende du rock : oubliez les batteurs dissipés s'effondrant dans une brume de junkie dans un quelconque vestiaire de stade, oubliez les roadies balançant des télévisions et des bouteilles vides de Jack Daniels dans la piscine du haut des balcons de l'hôtel. La route des concerts de Springsteen est aussi décadente que les Ice Capades (NDTR : similaire à Holiday on Ice). Les membres du band parlent des enfants qui leur manquent, du décalage horaire, de la réception Wi-Fi de l'hôtel.

“Pour avoir du succès actuellement, vous avez plus intérêt à être un athlète qu'un dépendant à la drogue,” me raconte Van Zandt. “Vous traversez la phase des drogues et de la boisson, et si vous passez au travers vous voyez que toutes les récompenses sont dans la longévité. La longévité est bien plus plaisante que les drogues. Alors, il y a le business. Pour cela il faut avoir la tête sur les épaules.”

L'échelon supérieur du business des tournées de pop-music est, comme la Silicon Valley, dominée par un petit nombre d'entreprises : Lady Gaga, Madonna, U2, Jon Bon Jovi, Jay-Z et seulement quelques autres. le changement d'échelle à partir de là est brutal. Springsteen n'est plus dans sa phase de type Beatlemania du milieu des années 80's - une période de mini émeutes aux alentours de ses hôtels – mais il est encore capable de faire stade comble sur le parcours de la I95 (Interstate 95) et dans d'autres villes des Etats-Unis. Il est même plus populaire en Europe. Les battements de pieds en rythme de ses fans à l'Ullevi, un stade de foot à Göteborg, en 1985, a endommagé les fondations, un épisode connu dans la tradition de Springsteen comme “les temps où Bruce a démoli un stade.” En Europe, cet esprit persiste.

La tournée “Wrecking Ball” va probablement continuer pendant un an. James Brown faisait beaucoup plus de concerts en un an, mais il n'a jamais tourné aussi longtemps ou avec un tel effort absolu. Certains soirs, Springsteen reste un peu plus longtemps dans sa loge, laissant décanter après toute ces courses, ces sauts, ces cris, mais il n'est jamais question de manquer un concert.

“Une fois que les gens ont acheté leur ticket, je n'ai plus le choix”, me dit-il. Nous étions seuls dans une vaste loge improvisée à Barcelone. “Rappelez-vous, on est aussi dans un business ici, il y a donc un échange commercial, et ce ticket est ma poignée de main. Ce ticket c'est moi qui vous promet que je donnerai le meilleur à chaque moment. C'est mon contrat. Et depuis le début quand j'étais un jeune gars j'ai pris ça au sérieux.” Pourtant il y

a des nuits quand, dans la loge, il sent qu'il est exténué, la scène opère toujours sa magie : "Soudain la fatigue disparaît. Une transformation se fait. C'est cela que nous vendons. Nous vendons cette possibilité. C'est à moitié une plaisanterie : J'arrive sur la scène et – clac – 'Etes-vous prêts à être transformés?' Quoi? A un concert rock? Par un gars avec une guitare? C'est en partie une farce, et en partie, allons-y, voyons si on peut le faire."

Un cadeau que Springsteen a octroyé à son corps ce sont quelques jours de congé en plus, prendre du temps pour sa famille, pour faire de l'exercice, pour écouter de la musique, regarder des films, lire. Ces derniers temps il s'est adonné à fond à des romans russes. "C'est de la compensation – tout ce auprès de quoi vous êtes passé à côté la première fois", dit-il. "J'ai soixante et quelques, et je pense, Il y en a beaucoup des Russes! pourquoi se prendre la tête? J'étais donc juste curieux. C'était un livre incroyable : "Les Frères Karamazov.' Puis j'ai lu 'The Gambler (Le Joueur).' Le spectacle social de la première moitié était moins intéressant pour moi, mais la deuxième moitié, sur l'obsession, c'était chouette. Ca pouvait me parler. J'étais un grand fan de John Cheever, et donc quand je me suis mis à lire du Tchekhov j'ai pu voir d'où venait Cheever. Et j'ai été un grand fan de Philip Rogh, et j'ai lu Saul Bellow, 'Augie March.' Tout ça sont de nouvelles connexions pour moi. Ca pourrait être comme découvrir maintenant que les Stones ont fait des reprises de Chuck Berry!"

Springsteen était assis à côté d'une table basse couverte de médiateurs, capodastres, harmonicas, et feuilles de papier avec des listes de morceaux écrits au gros marqueur noir. Après le sound check, il tente d'imaginer le concert du soir. Le reste du band et la foule sont en bas dans le hall au "catering" - une cafétéria improvisée. Ce soir, le menu c'est : jarret de veau, mérrou et diverses options de plats végétariens, sans parler de la demi douzaine de diverses salades et pâtisserie ou desserts. ("Avez-vous essayé ce truc espagnol à la banane? Etonnant!) Les membres du band attendent que Springsteen distribue la setlist de ce soir. Les plus anciens sont calmes, mais les nouveaux membres attendent avec une certaine dose d'anxiété. "Je flippe toujours, j'ai des cauchemars, de peur qu'il ne nous flanque quelque chose que je n'ai jamais entendu, 15 minutes avant que nous n'entrons en scène," dit Jake Clemons.

Des milliers de fans, dont beaucoup ont attendu dehors depuis le matin, sont autorisés à entrer dans la fosse du stade à six heures pour un concert qui ne commencera pas avant dix heures. J'ai remarqué quelques jeunes espagnols portant une phrase, en anglais, disant, "Bruce, Merci de Rendre Nos Vies Meilleures." J'ai tenté d'imaginer une telle phrase pour – qui? Lou Reed? AC/DC? Bon Jovi? ("Richie Sambora, Merci de Rendre Nos Vies Meilleures." Douteux.) L'échange ultra-sincère entre Springsteen et ses fans, qui semble mielleux pour les non initiés et les non intéressés, est ce qui les distingue lui et ses représentations. Depuis quarante ans déjà, et une heure avant de monter sur scène encore une fois, il tente de donner du sens à cette transaction.

"Vous êtes isolé, et malgré tout vous désirez parler à quelqu'un," dit Springsteen. "Vous ne vous sentez vraiment pas habilité, alors vous recherchez l'impact, la reconnaissance d'être en vie et d'exister. Nous espérons que nous renvoyons les gens du lieu où nous avons joué avec un sens revalorisé de ce que leurs options peuvent être, émotionnellement, peut-être collectivement. Vous les habilitiez un petit peu, ils vous habilitent. C'est une bataille contre la futilité et la solitude existentielle! Peut-être sommes-nous tous serrés autour du feu en train de repousser le sens de l'inévitable. C'est ce que nous faisons l'un pour l'autre.

“Je tente de monter un style de show en sorte que le gamin qui y viendra à la rangée de devant ne l'oubliera jamais,” continue-t-il. “Notre effort est de rester avec vous, point, pour que vous vous joigniez à nous et pour que cela nous permette de vous rejoindre sur le parcours – tout le parcours. C'est à cela que nous avons travaillé tout le temps, et ce show est le dernier épisode, et, de différentes façons, c'est l'épisode le plus compliqué, parce que sous de nombreux aspects cela a à voir avec la fin de ce parcours. Il y a des gamins qui viennent voir le concert et qui ne verront jamais le band avec Clarence Clemons ou Danny Federici – des personnes qui étaient dans le band pendant trente ans. Donc notre boulot c'est de faire honneur à ceux qui prenaient place sur la scène en montant le meilleur show qu'on a jamais fait. Et pour faire cela, il faut reconnaître vos manques et vos défaites autant que vos victoires. Il y a une fin à cela, bien que cette fin puisse être encore assez loin. Nous terminons la soirée avec une sorte de fête, mais ce n'est pas une fête simple du tout. C'est une fête de la vie – C'est cela que nous tentons d'apporter.

Deux semaines plus tôt, Une des tantes bien aimée de Springsteen est décédée. Et maintenant, la veille du concert de Barcelone, Mary Van Zandt, la mère de Steve, est morte, à Red Bank. “Quand j'étais petit, il y avait régulièrement des morts,” dit Springsteen. “Puis, il y a une période, sauf accidents, où il n'y a pas de mort, et puis vous atteignez la période où cela arrive à nouveau régulièrement. On est entré dans cette partie.

Un peu plus tard, après avoir changé son jeans habituel pour son jeans de concert, Springsteen a marché avec le band dans un tunnel du stade vers la scène. La dernière chose qu'il a vue avant de pointer le nez devant son micro et devant une explosion de spots lumineux, c'est une inscription sur la dernière marche de l'escalier indiquant “Barcelona.” Il y a quelques années au concert de l'arena de Auburn Hills, il n'a pas cessé de saluer la foule en criant “Hello, Ohio!” Finalement, Van Zandt l'a pris à part pour lui dire qu'ils étaient au Michigan.

Springsteen jette un œil à la marche et avance vers les jets de lumière.

“Hola, Barcelona!” crie-t-il devant une mer de quarante cinq milles personnes. “Hola, Catalunya!” ♦

Merci aux traducteurs du forum LOHAD <http://hopeanddreams.forumactif.com/>:  
Calispera, Crazymat, Noémie, Philippe35, Zohralita

Version originale :  
[http://www.newyorker.com/reporting/2012/07/30/120730fa\\_fact\\_remnick](http://www.newyorker.com/reporting/2012/07/30/120730fa_fact_remnick)